

**Le désir et les obstacles de l'enracinement du personnage migrant  
chez certains auteurs de l'Ouest canadien**

A Thesis Submitted to the College of  
Graduate and Postdoctoral Studies  
In Partial Fulfillment of the Requirements  
For the Degree of Master of Arts  
In the Department of  
Languages, Literatures and Cultural Studies  
University of Saskatchewan  
Saskatoon

By

RITA YETUNDE IDOWU

## **PERMISSION TO USE**

In presenting this thesis/dissertation in partial fulfillment of the requirements for a Postgraduate degree from the University of Saskatchewan, I agree that the Libraries of this University may make it freely available for inspection. I further agree that permission for copying of this thesis/dissertation in any manner, in whole or in part, for scholarly purposes may be granted by the professor or professors who supervised my thesis/dissertation work or, in their absence, by the Head of the Department or the Dean of the College in which my thesis work was done. It is understood that any copying or publication or use of this thesis/dissertation or parts thereof for financial gain shall not be allowed without my written permission. It is also understood that due recognition shall be given to me and to the University of Saskatchewan in any scholarly use which may be made of any material in my thesis/dissertation.

## **DISCLAIMER**

Reference in this thesis/dissertation to any specific commercial products, process, or service by trade name, trademark, manufacturer, or otherwise, does not constitute or imply its endorsement, recommendation, or favoring by the University of Saskatchewan. The views and opinions of the author expressed herein do not state or reflect those of the University of Saskatchewan, and shall not be used for advertising or product endorsement purposes.

Requests for permission to copy or to make other uses of materials in this thesis/dissertation in whole or part should be addressed to:

Dr. Stella Spriet  
Head of the Department of Languages, Literatures and Cultural Studies  
University of Saskatchewan  
9 Campus Drive  
Saskatoon, Saskatchewan S7N 5A5  
Canada

OR

Dean  
College of Graduate and Postdoctoral Studies  
University of Saskatchewan  
116 Thorvaldson Building, 110 Science Place  
Saskatoon, Saskatchewan S7N 5C9  
Canada

## RÉSUMÉ

Dans le cadre de ce mémoire, nous nous pencherons sur trois œuvres dont deux romans, l'un de Maurice Constantin-Weyer et l'autre de Georges Bugnet, et une pièce de théâtre de Lorraine Archambault, dans l'objectif de faire ressortir certains thèmes récurrents abordés dans les œuvres de l'Ouest canadien : le désir et les motifs du déracinement chez les personnages migrants qui choisissent de partir vers l'Ouest canadien, les défis et les obstacles que ces personnages affrontent dans le paysage géographique et socio-culturel de l'Ouest canadien, et enfin les efforts de l'enracinement qui peuvent aboutir au sentiment d'appartenance ou mener à la quête d'un autre ailleurs. Nous nous appuyerons plus particulièrement sur les expériences des personnages migrants français et belges des Prairies canadiennes sur lesquels Maurice Constantin-Weyer, Georges Bugnet et Lorraine Archambault s'attardent dans leurs œuvres.

## REMERCIEMENTS

Je dois remercier avant tout mon Dieu, la seule Fontaine de vie, pour nous avoir accordé la sagesse, la connaissance, la compréhension et la bonne santé, si bien que j'ai pu mener au mieux ma recherche. Je dois ensuite remercier ma directrice de thèse, Dr. Marie-Diane Clarke, professeure de langue et de littérature française à l'Université de la Saskatchewan. Ses conseils, son expertise dans le domaine et sa patience tout au long de la préparation de cette thèse ont été indispensables à son aboutissement.

Je voudrais également exprimer ma reconnaissance à l'égard des membres du comité et des membres du jury de thèse, Dr. Stella Spriet et Dr. Cheryl Soulodre qui m'ont offert des conseils fort utiles, et Dr. Jesse Stewart qui a également accepté d'évaluer mon travail. Je remercie enfin les professeurs Dr. Anne-Marie Wheeler et Dr. Helena Da Silva grâce à qui j'ai pu acquérir certaines connaissances fructueuses dans certains domaines.

Je tiens de plus à remercier Laurier Gareau et René Archambault pour m'avoir aidée à contacter la dramaturge Lorraine Archambault, ainsi que Lorraine Archambault pour m'avoir accordé une entrevue, ce qui m'a permis de compléter ma recherche.

Je ne pourrais jamais oublier le grand soutien de Prof. Ibiyemi Mojola, de Prof. Olukoya Ogen, de Prof. Folorunsho Kizito, de Prof. Akindele Odeshi, de Pasteur Abayomi Oresanwo, de Pasteur Olumide Akinola, de Pasteur Jide et de Pasteur Wumi Oyetuga, de Diacre Kayode et Diaconesse Ope Okunola, de la famille Tiamiyu, de la famille Yeku, de la famille Adeagbo et de la famille Adalakun.

J'aimerais dire un grand merci à mes collègues, Victorian Odunjo, Idayatu Bello, Paul Gbeze, Jacob Bilawokit, Mawuli Kugblenu, Maxwell Apasu, Roggers Okrah et Landry Bikie, pour leurs mots d'encouragement.

La réalisation de cette thèse a été enfin rendue possible grâce aux bourses que le Département des Langues, Littératures, et Études culturelles, Dr. David Edney, le Collège d'Études Supérieures et l'Université de la Saskatchewan m'ont gracieusement accordées.

### **DÉDICACE**

Je dédie cette thèse à mon doux mari et l'amour de ma vie, Moses Idowu, à notre fille Grace Idowu, à mes parents, Monsieur Martins et Madame Titilayo Ajayi, à mon frère Jide Ajayi, à ma sœur Yemi Olajide, à mon oncle et à ma tante chaleureux, Dr. Olukayode et Dr. Adeyinka Dawodu, à mes cousins Ayo, Niyi et Lanre Dawodu, à toute la famille Idowu, et à mon amie intime Rhoda Dairo, pour leurs prières incessantes et leur aide financière.

## PLAN

<b>PERMISSION TO USE.....</b>	<b>i</b>
<b>DISCLAIMER.....</b>	<b>i</b>
<b>RÉSUMÉ.....</b>	<b>ii</b>
<b>REMERCIEMENTS .....</b>	<b>iii</b>
<b>DÉDICACE.....</b>	<b>iv</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>1-7</b>
<b>Chapitre I : Le désir du grand départ et le rêve d'un espace édénique.....</b>	<b>8-29</b>
1. Le sentiment de l'exil dans l'espace natal et le désir du déracinement.....	9-13
a. La fuite face à la voix dominante de l'autre.....	11-12
b. La fuite face à la misère ou aux affres de la vie métropolitaine.....	12-13
2. Les discours inspirants des guides spirituels, des agents recruteurs et des colons expérimentés.....	13-18
3. Le rêve d'un ailleurs meilleur.....	18-27
<b>Quelques images fascinantes de l'Ouest canadien.....</b>	<b>28-29</b>
<b>Chapitre II : Les obstacles à l'enracinement dans le paysage de l'Ouest canadien..</b>	<b>30-50</b>
1. Le sentiment de désillusion et de dépaysement.....	30-37
2. La difficulté de s'adapter aux conditions de vie de l'Ouest canadien.....	38-50
a. L'homme et son combat face à la nature.....	38-43
b. La femme face à ses lourdes tâches et à la transformation de l'homme.....	43-50
<b>Chapitre III : Des efforts avortés de l'enracinement au désir de repartir.....</b>	<b>51-70</b>
1. De l'espoir de l'enracinement à l'échec de l'enracinement.....	51-55

2. Les échecs répétés de l'enracinement : les efforts avortés des individus et de la collectivité.....	55-64
3. Le sentiment d'exil et de solitude.....	64-66
4. La confrontation avec la mort.....	66-70
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>71-76</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>77-81</b>
<b>Sources primaires.....</b>	<b>77</b>
<b>Sources secondaires.....</b>	<b>77-81</b>
<b>ENTREVUE AVEC MADAME ARCHAMBAULT.....</b>	<b>82-83</b>

## INTRODUCTION

Ce mémoire propose d'analyser le personnage migrant de l'ère des pionniers chez certains auteurs de l'Ouest canadien, notamment chez deux romanciers du début du XXe siècle, Maurice Constantin-Weyer et Georges Bugnet, et chez une dramaturge de la seconde moitié du XXe siècle, Lorraine Archambault. Évoquant l'époque où « des milliers d'immigrants ont débarqué par vagues successives "en Canada" » (Littérature d'expression n. pag.), ces auteurs racontent plus particulièrement les rêves, les préoccupations et les désillusions des voyageurs qui choisissent comme destination les Prairies, ou le « Grand Nord » qui « pris en un sens large, hante les récits francophones du Canada depuis la fin du XIXe siècle » (*Un homme* 26). Notre étude vise à explorer les raisons qui motivent ceux, notamment les Francophones de l'Est canadien et de l'Europe, à quitter leurs lieux d'appartenance, leur province ou leur pays natal et leurs racines familiales et culturelles, pour le monde inconnu de l'Ouest canadien, laissant derrière eux parents, possessions et professions. C'est à partir de l'analyse de deux romans, *Un homme se penche sur son passé* de Constantin-Weyer (1928) qui remporte le Prix Goncourt en 1928 et *La Forêt* de Bugnet (1935), et de celle de *De Blé d'Inde et de pissenlits*, une pièce de Lorraine Archambault (2006), que nous nous pencherons sur le désir du départ chez le migrant dont le rêve d'un ailleurs lointain, perçu comme un espace édénique, l'acheminera vers les Prairies. Nous examinerons ensuite les obstacles à l'enracinement dans le paysage de l'Ouest canadien, les efforts avortés de cet enracinement dont la conséquence sera pour certains la nécessité de repartir vers un autre ailleurs plus ou moins lointain.

Il convient de noter que les romans de Constantin-Weyer et de Bugnet sont saturés des odeurs de la terre et de la forêt qui exercent un envoûtement puissant sur leurs protagonistes masculins. Tandis que celui-ci est passionné d'horticulture, celui-là est perçu, selon l'article



« Littérature d'expression française dans l'Ouest Canadien », comme « le plus grand peintre de la nature sauvage de l'Ouest canadien » (n. pag.). Nous retrouvons en fait chez ces deux romanciers des thèmes qui se rattachent aux œuvres du terroir, à savoir la fascination des grands espaces, du Grand Nord et du paysage forestier naturel, le conflit entre le défricheur ou le cultivateur et la terre, et la glorification du travail agricole et des valeurs traditionnelles. Constantin-Weyer et Bugnet rejoignent ainsi la mission d'autres auteurs, notamment Laurier Gareau qui nous explique que comme toute littérature canadienne-française, la littérature de l'Ouest canadien « a commencé avec le terroir », que dans les œuvres du terroir telles que *La Trahison* qu'il a écrite ou *De blé d'Inde et de pissenlits* de Lorraine Archambault, l'écrivain.e « se penche sur l'arrivée des premiers colons : pourquoi ils sont venus ici et comment ils se sont établis et intégrés dans cette province » (Léveillé 17). Parmi ces auteurs qui ont raconté, comme Constantin-Weyer, Bugnet et Archambault, les expériences des immigrants des Prairies, indiquons également Georges Forestier qui offre dans son roman *La Pointe-aux-Rats* (1907), « le premier roman publié en français sur le Manitoba », « un témoignage littéraire important de la colonisation de l'Ouest » (Eygun 123), et plus particulièrement de « l'incapacité des colons à cultiver le sol manitobain » puisqu'ils utilisent « des méthodes européennes » (Littérature d'expression n. pag). Signalons aussi *La Métisse* (1923) de Jean Féron (1881-1946) qui dénonce l'oppression britannique contre les Métis au début du XXe siècle. Nous songeons encore aux œuvres de Louis-Frédéric Rouquette, *Le grand silence blanc* (1921), *La bête errante* (1923) et *L'épopée blanche* (1926), qui suivent les traces des chercheurs d'or tels que le François d'Archambault.

Comme tout texte du terroir, les trois œuvres que nous avons choisi d'analyser privilégient la peinture de la nature et des espaces sauvages canadiens. Dans les romans de Bugnet, nous assistons à une intrusion de cette nature dans la vie intérieure du personnage sous la forme d'hallucinations. Nous songeons entre autres au *Lys de Sang* (1923), dans lequel un lys émet une luminescence dans l'obscurité et un parfum qui déclenchent des images hallucinatoires chez Henri Doutremont. Dans *Nipsya* (1924) du même auteur, la nature captive le regard et les émotions de Nipsya, et acquiert des « dimensions profondes et mystérieuses » (Farquhar 119). C'est aussi l'hiver de l'Ouest canadien, ses températures rigoureuses et son paysage blanc mais mortel qui transportent les sens et l'esprit des personnages de Constantin-Weyer et de Bugnet vers un lieu à la fois contemplatif et menaçant. Si dans ses œuvres, entre autres *Vers l'Ouest* (1921), *La Bourrasque* (1925), *Manitoba* (1927), *Clairière, Récits du Canada* (1929) et *Du sang sur la neige* (1931), Constantin-Weyer peint l'image des quatre saisons de l'Ouest canadien, il s'attarde plus particulièrement sur l'univers hivernal. Il mentionne entre autres dans *La Bourrasque* la « violente bourrasque de neige... la nuit blanche, plus terrible que les ténèbres les plus noires et qui interdit l'accès des plaines à tout être vivant » (108). Guyot affirme dans sa thèse que « les saisons forment ainsi une partie intégrale de la description de la nature weyerienne » (10). Certes, Lorraine Archambault s'attarde moins longuement sur les scènes hivernales dans sa pièce *De blé d'Inde et de pissenlits*. Néanmoins, elle accorde à ses personnages des paroles qui révèlent les peurs et les angoisses qu'évoquent le monde des Prairies, ses températures extrêmes et ses étendues enneigées. Notre analyse contribuera précisément à mettre en valeur comment l'Ouest canadien et son paysage géographique, climatique, politique et socio-culturel attirent et repoussent la population migrante.

Dans le cadre de ce mémoire, notre premier chapitre se penchera sur le thème du départ vers l'Ouest canadien, et l'associera au sentiment d'exil ou de marginalisation, de détresse ou de désespoir, vécu dans le lieu natal face à l'oppression sociale ou religieuse, ou à une situation de misère plus ou moins insoutenable. Le rêve de « se faire une nouvelle vie à l'orée de la forêt » (Farquhar 75) est nourri par le discours inspirant des prêtres, par celui des agents recruteurs et leurs peintures d'un lieu mythique qui offre de multiples ressources. Outre ce qui incite au départ, nous nous évertuerons à souligner les embûches du grand voyage, les douleurs du déracinement et d'un sentiment de distanciation par rapport à la maison familiale et natale, ainsi que les tribulations du nouveau pionnier à son arrivée sur les terres de l'Ouest canadien. Le deuxième chapitre aura pour objectif de faire ressortir la réalité sombre ou tragique à laquelle les nouveaux habitants des Prairies font face, le sentiment de désillusion et d'étrangeté qui les assaille après leur prise de conscience que l'eldorado rêvé est en fait un mirage, le « royaume de la Désolation » pour reprendre les termes de Monge dans le roman de Constantin-Weyer (157). Dans ce deuxième chapitre, nous nous attarderons de plus sur la lutte humaine pour la survivance, la transformation de l'homme au contact d'une nature sauvage que Farquhar compare à « un demi-dieu » (75). Enfin, dans notre troisième chapitre, nous démontrerons que, malgré leurs efforts individuels et collectifs de s'enraciner et de défendre leurs particularités culturelles, les personnages des œuvres de l'Ouest canadien qui font l'objet de notre analyse continuent à affronter le sentiment de solitude, de nostalgie et d'exil, et cela d'autant plus que le cadre social et politique des Prairies minorise leurs voix, leur langue et leur religion. Face à la nature hostile et aux lois répressives, certains décident de s'ancrer dans l'Ouest canadien malgré les défis, tandis que d'autres retournent au pays ou continuent de poursuivre leur quête de l'enracinement en parcourant le Canada. Ce sera à la lumière d'ouvrages sociologiques qui

offrent les témoignages réels de familles et de femmes canadiennes-françaises, que nous aborderons ces divers points.

Il convient de souligner que la vie et les expériences des trois auteurs ont certes inspiré leurs récits fictionnels. À cet égard, nous devons rapprocher celles de Constantin-Weyer et de Bugnet qui, comme leurs personnages migrants, ont quitté la France pour partir s'établir dans l'Ouest canadien, portant donc au départ un regard sur la nature canadienne « en termes exotiques » (Farquhar 107). Mais alors que Constantin-Weyer qui immigre au Manitoba en 1904 (*Un homme* 4) retourne en France pour s'enrôler dans l'armée pendant la Première Guerre Mondiale et se retrouve en France de façon définitive après un dernier séjour au Canada en 1920, Bugnet qui immigre avec son épouse en Alberta en 1904 y restera jusqu'à la fin de sa vie. Après Paulette Collet qui rédige l'anthologie intitulée *Les Romanciers français et le Canada (1842-1981)* (1984), Denis Lacroix et Satya Rao ne manquent pas de souligner le « parcours biographiques et littéraires de ces écrivains français dont certains, comme Bugnet, ont eu domicile dans les Prairies, alors que d'autres, à l'instar de Forestier et de Constantin-Weyer, n'y ont fait que passer » (81). Comme son double fictif, Bugnet était « irrésistiblement attiré par le Canada, pays neuf, et par sa vie primitive » (Saint-Pierre 65), malgré ses origines bourgeoises et son goût pour l'univers des livres. Mais rappelons, comme Glen Moulaison, qu'il réussit toutefois à faire ce que son personnage ne put faire, « passer toute sa vie dans la « forêt » sauvage de l'Alberta » (Moulaison 142). Moulaison nous rapporte de plus les paroles de Jean Papeau selon qui l'expérience personnelle de Bugnet et son amour de la nature canadienne, mais encore « sa connaissance intime de nombreux drames vécus par des colons incapables à supporter le climat et les tâches trop lourdes », sont autant de raisons qui lui ont permis de « composer une œuvre riche de réalisme et de densité humaine » (Moulaison 142).

Comme son personnage principal Monge qui, afin de survivre, parcourt les étendues canadiennes pour s'engager dans différentes activités commerciales, Constantin-Weyer s'adonne au Canada à différentes occupations, de cultivateur et d'arpenteur, mais aussi de trappeur, de chasseur, de commerçant de chevaux, d'agent des terres et de commis de magasin. Quant à Bugnet, Kathryn Chase Merrett rapporte que l'envoûtement suscité par la forêt chez le personnage de Roger découle du grand intérêt que l'auteur lui-même voue aux Prairies, choisissant de mener des recherches à l'Université de l'Alberta pour étudier les sols, les plantes et les graines, « le climat et la topographie des alentours de sa propriété ». Merrett ajoute : « En Alberta, on n'oubliera jamais Bugnet à cause de ses hybrides roses spécialisées » (15). Denis Lacroix et Sathya Rao qui comparent l'écriture de Constantin-Weyer et de Bugnet rappellent que celui-ci se distingue de ses compatriotes dans la mesure où il « est loué en raison de son intégration exemplaire au milieu albertain », de « son attachement indéfectible à une identité canadienne », tandis que celui-là est critiqué par la critique canadienne pour avoir « caricaturé les Français-Canadiens » (80). Par contre, ils reconnaissent que Constantin-Weyer excelle à « donner une description plus vivante et plus sensuelle de la nature où l'érotique des paysages grandioses pren[d] le pas sur la recherche d'une communion mystique avec la nature » (81).

Lorraine Archambault, quant à elle, est née en Saskatchewan, à Gravelbourg. Canadienne, elle a grandi dans les Prairies. Contrairement à ses confrères, elle projette donc un regard de non-immigrante sur les épreuves rencontrées par les immigrants de l'Ouest canadien. En outre, bien qu'elle s'intéresse à narrer le voyage douloureux des pionniers de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle, elle écrit son œuvre durant la deuxième moitié du XXe siècle, alors que Constantin-Weyer et Bugnet ont vécu durant la première moitié du XXe siècle, et ont eux-mêmes partagé avec leurs personnages les mêmes expériences sur la terre ou dans les bois. Il

faudrait d'ailleurs souligner que Bugnet a lui-même rencontré un missionnaire colonisateur avant de s'établir au Manitoba. Ces divers facteurs peuvent expliquer le plus grand intérêt que ces derniers accordent à la peinture des activités de défrichage et de récolte, ainsi qu'à celle des conditions climatiques extrêmes dont les habitants de l'Ouest canadien souffraient davantage au début du XXe siècle. Par contre, Archambault s'intéresse plus à passer en revue les événements marquants liés à la situation de minorisation sociolinguistique et politique des Canadiens français des Prairies, ainsi que les efforts déployés par ces derniers pour défendre et mettre en valeur leur patrimoine linguistique et leur désir de s'enraciner. Notons que chez Constantin-Weyer, l'histoire politique du Canada français est racontée entre autres par le défilé de noms que le voyageur aperçoit de la vitre d'un train, alors que son regard traverse des paysages canadiens. Gérard Fabre l'explique, remarquant que les « patronymes des figures politiques qui ont marqué le Canada français » peu avant la création du roman de Constantin-Weyer « défilent de la même façon que ceux des « habitants », pionniers du régime français », et que l'énumération onomastique rappelle « la cohérence et les réussites d'une province où l'on parle français », tout en célébrant l'enracinement des Franco-Canadiens sur les terres de l'Ouest (74-75). À la lumière des propos de Fabre et après lui, citons à cet égard un passage du roman de Constantin-Weyer : « Des Laurier, des Adélarde Turgeon, des Bourrassa, des Lemieux, des Lomer Gouin mettaient dans tous les partis politiques l'ordre, la clarté, la générosité et la continuité » (*Un homme* 248). Archambault cède plutôt la parole à ses personnages, hommes et femmes, pour adopter une approche dialogique et offrir des points de vue différents et conflictuels sur les échecs et les succès des initiatives individuelles et collectives des Franco-Canadiens qui aboutissent à l'obtention de droits ayant trait à l'usage de la langue française et à la pratique de la religion catholique.

## Chapitre I : Le désir du grand départ et le rêve d'un espace édénique

« Où devons-nous aller? Nous qui errons dans cette désolation... à la recherche du meilleur de nous-même »<sup>1</sup>.

À la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, le gouvernement canadien encourage le peuplement massif de l'Ouest du Canada dans le but de « transformer la terre plate et infertile de la prairie et [d']établir des colonies culturelles uniques » (Gagnon n. pag.). Entre 1896 et 1914, inspiré par Clifford Sifton, le ministre de l'Intérieur du gouvernement de Wilfrid Laurier, a adopté le slogan « The last best West » pour sa campagne publicitaire qui offre des images des plus captivantes sur les terres, les ressources naturelles, les légumes, les fruits et les immigrants d'origines divers de l'Ouest Canadien. Le but du ministre de l'Intérieur est de faciliter l'immigration vers ce prétendu meilleur monde. Soulignons, après Érica Gagnon, que « de 1867 à 1914, l'Ouest canadien s'est ouvert à la colonisation massive et est devenu le domicile de millions d'immigrants à la recherche d'une vie nouvelle » (n. pag.). J.R. Atkins précise que « plus de trois millions de gens sont venus au Canada entre 1816 et 1914 » (n. pag.). C'est certes dans l'espoir d'améliorer leur qualité de vie et de bénéficier des terres gratuites distribuées par la Loi des terres fédérales de 1872, que ces immigrants décident de s'installer sur ce qu'ils croient être une terre vierge, vaste, une terre que la mère nature embellit, un Eldorado plein de ressources naturelles, moins peuplé et non contaminé par les crimes. La décision de déménager ou de se laisser déraciner de son pays natal est généralement inspirée par une quête identitaire ou

---

<sup>1</sup>*Mad Max Road Fury*. Dir. George Miller, Brendan McCarthy, et Nick Lathouris. 2015. Film.

le rêve d'avoir une meilleure vie ailleurs, dans un lieu qui offre de riches ressources naturelles ou de meilleures conditions géographiques, économiques, politiques, socioculturelles et religieuses.

Dans ce chapitre, nous allons examiner les raisons qui poussent certains, canadiens ou européens, surtout français et belges, à quitter leurs patries pour se rendre dans les Prairies canadiennes pourtant si lointaines, si isolées et si froides : «De nombreuses motivations ont amené les immigrants au Canada : une plus grande opportunité économique et une meilleure qualité de vie, la fuite en raison de la persécution et de l'oppression, et les possibilités et les aventures suggérées par les services d'immigration canadienne à des groupes d'immigrants souhaitables » (Gagnon n. pag.).

### **1. Le sentiment de l'exil dans l'espace natal et le désir du déracinement**

Le désir de s'arracher du flot de la routine, des obstacles et des désillusions affrontés dans le pays natal et l'image façonnée ou rêvée d'un nouveau chez soi peuvent mener au désir du départ. Le sentiment de marginalisation ou l'expérience d'une injustice sociale, l'isolement vécu dans le pays d'origine, peuvent aboutir au besoin de fuir le lieu natal et sa mémoire collective, et éveiller le désir de se trouver un pays d'adoption, plus accueillant, où la vie serait plus heureuse. Dans son œuvre *Le Livre de la Déraison Souriante*, Robert Sabatier souligne que le « pire exil, c'est être exilé dans son pays natal » et cela d'autant plus que notre pays natal symbolise nos origines et un grand refuge car au moment de la naissance, une identité sociale est inscrite et on devient attaché à « une certaine valeur émotionnelle » que soulignent Tajfel et Turner (Austin 2). Di Méo Guy, un professeur français spécialisé en géographie sociale et culturelle à l'Université Michel de Montaigne (Bordeaux III), appuie également ce fait dans son article « L'identité : une médiation essentielle du rapport espace / société » : « L'identité renvoie la personne qui la ressent à un monde géographique particulier, fort de ses caractéristiques ethniques, régionales,



nationales ou locales, etc...tout simplement parce que le territoire forme la figure visible et lisible de l'identité sociale » (Di Méo 177). Donc, le lien entre un individu et son pays natal est construit à partir des sensations que le climat et les odeurs de ce pays procurent et des valeurs qui se rattachent à son histoire culturelle. C'est pourquoi le sentiment d'être exilé dans son pays natal et la nécessité d'un départ vers un ailleurs lointain et inconnu, insituable pour certains, suscitent des émotions, le chagrin de quitter sa famille, mais aussi un sentiment de malaise ou d'angoisse face à l'anticipation d'un nouveau climat, paysage ou peuple. C'est ensuite le déphasage culturel, l'anxiété face à la perte (des signes familiers ou des codes culturels) et celle liée aux efforts d'adaptation, que le colon ou le nouvel arrivant doit affronter. Louisa Moussaoui précise dans son analyse certaines raisons qui inspirent le départ vers un ailleurs indispensable : « Les populations en exil ont quitté un espace devenu violent pour rejoindre un autre espace supposé plus paisible et le partager avec d'autres. Ils ont dû se séparer de la terre natale, de la mère, arrachés à un univers familial pour voyager dans des conditions difficiles, surpris par maintes frayeurs et côtoyant parfois la mort » (n. pag.). Mocquais indique d'autres motifs qui sous-tendent le désir de choisir une destination lointaine, rapportant entre autres les propos du fils du pionnier Jean-Baptiste Moreau qui quitte la Belgique en 1893 pour l'Ouest canadien dans le but de prospérer et de vivre en paix dans un endroit perçu paradisiaque :

Le plus bel héritage, c'est d'avoir venu ici au Canada. Vraiment. Parce que le Canada, c'est un pays très riche, en beaucoup de manières, un pays où on n'est pas inondé du monde, c'est qu'on a beaucoup d'espace, c'est quelque chose qui vaut très très cher, ça. Très cher, y aurait du monde qui donnerait leurs vies pour ça, c'est certain. Ça fait que, oui, ce serait ça la meilleure chose qu'il nous a laissée : d'avoir la chance de vivre ici. (302)

Cette déclaration du fils de Jean-Baptiste Moreau rejoint le point de vue de Guy Belleflamme qui, dans son article « Les Wallons de la région chestrolaise à Bellegarde (Saskatchewan) », rapporte que les émigrants « originaires des différents pays d'Europe, ont choisi de partir, au cours des siècles, pour des cieux nouveaux, dans l'espoir d'y trouver un sort meilleur » (n. pag.).

#### **a. La fuite face à la voix dominante de l'autre**

C'est pour certains la nécessité de résister ou de fuir face à certaines conditions ou à une voix dominante et réductrice qui conduit à la décision de franchir un océan ou de parcourir de très longues distances, loin du lieu sociopolitique, économique, religieux ou émotionnel oppressif. Mentionnons ceux qui s'opposent aux lois et aux interdits en raison desquelles ils ne peuvent exprimer leurs convictions religieuses ou pratiquer librement leurs croyances. Nous devons souligner à cet égard les bouleversements qu'entraînent en France les lois anticléricales, notamment celles du 9 décembre 1905, mais encore l'ouverture des tabernacles, l'expulsion hors du pays des congrégations religieuses, le programme de laïcisation, qui favorisent à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle des mouvements démographiques transatlantiques<sup>2</sup>. La crise économique du début du XXe siècle explique également les flux migratoires, nombreux étant ceux qui partent pour se trouver des terres moins chères dans l'Ouest canadien afin d'améliorer leurs vies.

Chez Bugnet, Louise rappelle à Roger, son mari, qu'elle a « tout quitté pour le suivre » (*La Forêt* 13), cherchant à fuir la voix dominante de son père. En tant que femme noble, élégante et fragile, elle agit contre la volonté de son père qui ne veut pas qu'elle se marie avec Roger, un homme de la classe moyenne. Chez Lorraine Archambault, c'est sur un quai à Liverpool en

---

<sup>2</sup> Nous vous renvoyons au tableau plus exhaustif que Ludovic Laloux nous offre sur ces événements qui entraînent des mouvements démographiques transatlantiques durant cette période, dans son article publié en 2006, « Laïcité : Les conséquences de la loi de 1905 sur la vie de l'Église catholique ».

Angleterre, en 1896, où deux familles qui se rencontrent évoquent les raisons qui ont motivé leur désir de se déraciner. Relisons les propos de Thomas qui a quitté la Belgique avec Alexandrine, sa femme de deux mois : « Tout d'abord, je dois vous avouer que j'ai peine à supporter les lois anticléricales et communistes qui nous assaillent depuis l'élection du ministre Combes au ministère de l'Éducation » (*Du blé* 8). François qui entend réclamer son droit de pratiquer sa religion catholique lui fait écho : « Vaut mieux trouver un pays où le gouvernement respectera notre religion et notre **liberté d'expression!** » (*Du blé* 9). Les restrictions religieuses imposées par les gouvernements européens, surtout français, sont aussi révélées chez Pierre-Yves Mocquais dans son *Histoire(s) de Famille(s)*. Celui-ci explique comment plusieurs familles se sentaient mises à l'écart ou même menacées et ressentaient une grande détresse face à l'attitude anticléricale qui se répandait en France. Il cède aussi la parole à Carmen Campagne qui explique brièvement le malheur subi par les chrétiens en France à cause de l'anticléricisme, mentionnant « la loi de séparation de l'Église de l'État promulguée en 1905 qui avait créé dans bien des paroisses de France un sentiment de profond malaise, sinon de terreur » (264).

### **b. La fuite face à la misère ou aux affres de la vie métropolitaine**

Certains migrants se laissent d'autant plus séduire par les images prometteuses des Prairies canadiennes qu'ils devaient faire face au chômage et aux privations matérielles dans leur propre pays. En ce qui concerne plus particulièrement la France et la grande dépression qui affectait la vie de la population française ouvrière à la fin du XIXe siècle, nous vous renvoyons entre autres aux réflexions de Hubert Bonin qui mettent en lumière « la succession rapide de fortes crises-récessions », comment cette dépression s'est introduite « par coups de bélier successifs, sectoriels ; l'agriculture en 1874-75, le commerce extérieur en 1876, le textile en 1877, la sidérurgie en 1878-79 » (509, 513). Pour fuir la pauvreté, l'oisiveté et la détresse mentale

engendrées par la conjoncture économique de l'époque, des Français et des Européens ont décidé de franchir les frontières nationales pour augmenter leurs chances de décrocher des emplois. Rappelons ainsi qu'Étienne, un personnage d'Archambault, survivait mal dans son milieu professionnel et percevait le départ comme une nécessité, comme un acte de survie. Sa femme, Liliane, s'en lamente : « Depuis que mon Étienne a perdu son emploi à la manufacture, moi aussi... y faut que j'm'en aille » (*Du blé* 13). Si François s'intéresse au Klondyke, poussé par le désir de trouver de l'or, Étienne envisage plutôt les Prairies comme destination, limité par la nécessité de prendre soin de sa famille : « Aaah ! Le Klondyke !... Mais c'est un peu trop aventureux pour un homme comme moi, avec une famille, vous comprenez. C'est rien qu'bon pour un jeune gaillard comme lui qui a pas trop de responsabilités sur les épaules » (*Du blé* 14). Rappelons que François est par contre célibataire et voyage seul.

## **2. Les discours inspirants des guides spirituels, des agents recruteurs et des colons expérimentés**

« À la fin du XIXe siècle, en France, commença la crise religieuse de la séparation de l'Église et de l'État, qui culmina en 1904 avec la loi Combes et qui força un certain nombre de prêtres (et de leurs paroissiens) à l'exil. Une partie de ceux-ci vinrent au Canada » (Philippe 10). Après s'être établis dans les Prairies, ces prêtres commencent à encourager leurs disciples chrétiens d'autres régions ou d'autres pays de déménager dans l'Ouest, dans l'objectif de créer et de développer des paroisses catholiques. Des chrétiens dévoués dont la foi incite à l'action sont ainsi motivés à partir sous l'influence des textes publicitaires que ces prêtres propagent. Ils sont persuadés que leurs pères spirituels qui prêchent à leurs yeux les bonnes paroles ne peuvent nullement les tromper et qu'ils les mèneront au succès, leur vouant une confiance que les

Écritures bibliques encouragent : « Confiez-vous en l'Éternel, votre Dieu, et vous serez affermis ; confiez-vous en ses prophètes, et vous réussirez » (2 *Chroniques* 20 :20).

Dans le but d'accroître le peuplement de l'Ouest canadien, l'abbé Guertin, l'un des prêtres les plus connus qu'Archambault met en scène dans sa pièce, évoque la richesse agricole des Prairies, la possibilité d'y planter de beaux jardins et d'y trouver des terres des plus fertiles, telles sont les images dont il fait appel pour persuader entre autres Liliane de partir vers le Canada : « Liliane, tu n'as rien à craindre. Vous pourrez vous procurez une belle et grande ferme, établir un nouveau foyer, améliorer votre existence, assurer votre avenir... et celui de vos enfants. Les terres là-bas sont capables de produire de 40 à 50 minots de l'acre. Comment peux-tu y tourner le dos? » (*Du blé* 15). Guertin utilise les mêmes moyens de persuasion auprès de François :

**GUERTIN.** (*Donnant la main à tous et à chacun*) Plaisir! Plaisir! Vous autres, vous avez une tête sur les épaules. C'est dans l'Ouest qu'il faut aller. C'est là l'avenir. (*S'adressant à François*) Un jeune gaillard comme vous, vous allez faire un excellent fermier !

**FRANCOIS.** (*Très embarrassé*) Euh... moi, je... euh... je ne crois pas qu'y ait... euh... c'est-a-dire... je ne serai pas fermier... euh... je me rends jusqu'au KlonndYKE... euh... oui, c'est ça... au Klonn-DYKE.

**GUERTIN.** AU KLONDIKE!!! Mais tu perds la tête mon enfant ! C'est dans les plaines de l'Ouest qu'il faut aller faire fortune. La vraie richesse, ce n'est pas l'or... c'est la terre, la belle terre noir et fertile des prairies. (*Du blé* 14)

Notons dans ce dialogue le rapport paternel affectif que le prêtre essaie de créer entre lui et François par l'emploi de « mon enfant », mots qui séduisent ce dernier. François succombe ainsi à la recommandation attrayante de l'abbé Guertin et il se rend à l'Ouest canadien.

Dans *Histoire(s) de Famille(s)* de Mocquais, Carmen Campagne rapporte elle-même le respect inconditionnel que son père et sa famille accordaient au prêtre : « Mon père avait un respect pour le prêtre. Un respect... complet, complet. Quand on a la visite du prêtre chez nous là... y avait un respect du prêtre. Il parlait comme si le Christ aurait rentré dans la maison. C'est la même chose » (266). Ce sont entre autres les belles promesses des prêtres qui réussissent à convaincre les colons que la vie agricole dans l'Ouest canadien leur apportera des terres fertiles et des récoltes abondantes. Signalons qu'Archambault, comme Mocquais, fait référence à un abbé célèbre, Jean Gaire, dont les paroles étaient fort persuasives. C'est Thomas qui, en rapportant sa visite en Belgique, indique l'influence de cet abbé : « Y'en avait des gens pour nous influencer à l'époque, hein? Nous aut'r c'était le fameux abbé Jean Gaire qui venait nous visiter à Bruxelles. C'était en 1895. J'oublierai jamais sa visite chez nous » (*Du blé* 5). Si les Campagne envisagent le départ en 1907 à cause « de la grande oppression contre la religion », comme c'est le cas de nombreuses familles qui ont quitté la France en raison de la flambée anticléricaliste survenue après la Révolution de 1830 et que réactive « l'engagement de l'Église dans le camp antidreyfusard » (Remond 463), il ne faut pas négliger toutefois de mentionner les propos persuasifs de l'abbé Jean Gaire qui leur chantait les charmes du Canada : « Un beau jour, ben ils ont entendu un prêtre qui est venu parler du Canada. C'était l'abbé Jean Gaire. Alors il a fait beaucoup de voyages en Europe pour intéresser des cultivateurs à venir. Alors c'est là que les Campagne ont entendu le père Gaire et pis c'est ça qui les a convaincus à vendre tout leur avoir en France et de venir ici » (Mocquais 259-60). Bien d'autres, « des Yankees, des Bretons, des Mennonites, les Doukhobors, des Canayens, des Anglais des Vieux-Pays », qu'indique Constantin-Weyer, ont décidé eux aussi de vendre « en masse » (57), puisque la plupart des

terres de l'Est étant déjà prises, ils croyaient pouvoir acquérir des espaces agricoles féconds dans les Prairies canadiennes, et cela d'autant plus qu'on leur disait que l'Ouest était « grand » (57).

Il n'est pas sans intérêt de lire une annonce écrite par l'abbé J.B. Morin, un directeur de la Société de Colonisation de l'Alberta, pour faire mieux ressortir les stratégies des agents de recrutement d'immigrants :

Mes amis, si vous possédez un petit capital, si vous avez des goûts, des aptitudes pour la culture de la terre, si vous voulez vous créer un foyer, améliorer votre existence, assurer votre avenir et celui de vos enfants, venez vous choisir dans nos nouvelles paroisses du Manitoba ou du Nord-Ouest, une belle et grande ferme, capable de produire 40, 50 et jusqu'à 60 minots de l'arpent. Nous vous recevrons comme des frères, nous vous aiderons dans la mesure de nos moyens à surmonter les difficultés et les ennuis des premiers jours. Notre cœur est grand comme notre pays pour vous recevoir ; venez vite, venez nombreux, venez avec confiance. Unis dans un même esprit, travaillant de concert à fortifier notre nationalité dans ce pays nouveau, nous réussirons bientôt à former des groupes importants par le nombre, à acquérir une modeste mais solide aisance, à bien placer les enfants et à réaliser ainsi le rêve de tout vrai chrétien, de tout bon père de famille. (Morin 3)

Pour attirer des colons sur les terres de l'Ouest canadien, l'abbé emploie un ton hautement optimiste qui contribue à esquisser un tableau idyllique de l'avenir, tout en touchant plusieurs aspects de la vie, familial, financier, religieux, patriotique. Ses mots font allusion à la possibilité de s'enrichir, d'acquérir une grande propriété et le confort matériel, d'offrir un bel avenir à ses

enfants, et d'assurer son bonheur spirituel et céleste. Si le discours de l'abbé mentionne certaines « difficultés » et « ennuis », il ne s'y attarde pas, et promet le soutien d'une communauté franco-catholique chaleureuse. La répétition de l'impératif « venez » écarte toute hésitation d'ordre émotionnel et incite un déménagement immédiat. D'autre part, l'annonce fournit l'assurance d'une collectivité accueillante en évoquant la vision d'une identité nationale et d'une voix unifiée sur une terre étrangère. Mais à travers cette représentation idéalisée de l'Ouest canadien, elle suggère aussi, pour ceux qui subissent l'oppression religieuse dans leurs pays, une nouvelle patrie qui leur offrira la liberté de religion et le rêve de s'approcher de Dieu. Autrement dit, pour éveiller le désir du départ vers l'Ouest canadien, les agents recruteurs tels que les guides spirituels peignent de belles images qui conduisent à la vision d'un paradis terrestre et d'un « monde meilleur », comme le révèle encore le discours de l'abbé Le Floch « lors de son périple de recrutement en Bretagne » (Mocquais 262). Ils organisent des expositions de peintures convaincantes sur les Prairies, qui mettent surtout en valeur les charmes et les richesses de la nature canadienne. Ils distribuent dans les endroits peuplés, les hôtels, les bureaux, les stations ou les gares, les salles des villes et devant les ambassades canadiennes, des brochures qui décrivent « un nouvel Eldorado, vantant l'incroyable fertilité de ses terres à blé et promettant une fortune rapide » (*Littérature d'expression* n. pag.). Dans la pièce d'Archambault, c'est effectivement le discours d'un oncle, lui-même agent recruteur, qui convainc François de partir s'installer dans les Prairies : « Dire que si mon oncle Auguste Bodard de la Société d'immigration française m'en avait pas parlé, js'rais jamais venu au Canada » (5).

L'évocation des différents moyens de transport utilisés par ceux qui s'acheminaient vers l'Ouest canadien, celle des divers paysages traversés et de la longueur du voyage, sont un rappel douloureux que la séparation physique et psychologique avec le pays natal s'agrandissait de



façon déconcertante, voire angoissante. Lors du voyage, Alexandrine, personnage d'Archambault, se plaint ainsi d'avoir été arrachée de ses racines : « Mais, mes parents... mes frères, mes sœurs. Ma belle grande maison... ma bonne... je sais que je ne les reverrai plus » (7). Toutefois, ce long voyage donnait lieu à des péripéties et à des mésaventures qui, éveillant des sentiments de désillusion et d'inquiétude, pouvaient aussi satisfaire la soif de découvertes ou être source de fascination. Il faut encore signaler que la traversée transcontinentale, tout en étant éprouvante, pouvait favoriser le rapprochement des voyageurs d'origines différentes. Car le sentiment d'isolement et le partage des expériences face à la vastitude des horizons et face aux dures épreuves que devaient affronter les pionniers, faisaient naître chez eux le besoin de solidarité et d'amitié, élément précurseur de la vitalité communautaire de la minorité canadienne française hors Québec à laquelle ils appartiendraient plus tard. Mentionnons à cet égard les paroles de François lorsqu'il présente les Gouzée qu'il vient de rencontrer à Étienne qu'il connaît seulement depuis peu : « En effet, je ne suis ici que depuis trois jours. J'arrive de la France avec mes amis... oh... mes amis !... Permettez-moi de vous les présenter Monsieur Langevin. Voici Thomas Gouzée, de Bruxelles, en compagnie de sa... euh... (*Sarcasme.*) charmante épouse, Alexandrine » (*Du blé* 12). Si François a rencontré les Gouzée tout récemment sur le quai, il a déjà établi des liens amicaux avec eux, comme le révèle l'exclamation «mes amis ! » qui traduit un élan sincère.

### **3. Le rêve d'un ailleurs meilleur**

Bugnet n'indique pas spécifiquement dans *La Forêt* que le départ des Bourguin et celui des Roy vers les Prairies canadiennes a été influencé par des prêtres ou des agents recruteurs. Nous notons plutôt que, pour rassurer et convaincre sa femme quant au choix de ce lieu, Roger indique que des colons leur ont offert une perspective élogieuse sur les Prairies : « Voyons,

Louise, où aurions-nous pu trouver mieux? Rappelle-toi les conseils des colons expérimentés : de la bonne terre. De l'eau, du foin, du bois. On ne trouve pas cela partout » (12). Ces « colons expérimentés » en qui Roger place sa confiance désignent Monsieur et Madame Roy, leurs voisins, mais aussi d'autres colons rencontrés lors de leur voyage vers le Canada. De surcroît, la réponse de Roger aux propos inquiets de Louise d'après lesquels il serait difficile de prospérer financièrement dans un pays situé au bout « du monde », semble rejoindre quelques belles peintures ou brochures sur les Prairies qu'il a dû voir ou dont il a dû entendre parler : « Ne t'inquiète pas... en deux ou trois ans nous aurons ici une propriété superbe. Dans dix ans nous aurons fait fortune et nous retournerons en France » (*La Forêt* 11). Nous retrouvons dans ces paroles la promesse d'un sol qui favorise un avenir prospère. Dans son article « Alberta's Rose loved around the World », Kathryn Chase Merrett prétend que Georges Bugnet lui-même a décidé de quitter Dijon pour aller s'installer en Alberta sous l'influence des peintures captivantes trouvées dans la brochure de propagande que Frank Oliver, l'ancien ministre fédéral de l'Intérieur, a mise en avant (15). Ces peintures exposent les beautés d'une « Mecque agricole », de jardins très productifs, de fruits et de fleurs de première qualité. Comme son personnage Roger, un ancien journaliste qui n'avait aucune expérience en agriculture, Bugnet abandonne sa profession d'écrivain et de journaliste et s'établit avec sa femme Julia et leur premier enfant dans le nord-ouest d'Edmonton en mars 1906. Comme les peintures qui ont suscité le départ de Bugnet, les photos qui ont capturé le regard d'une Émilie Campagne et qui ont influencé sa prise de décision de quitter la France, contiennent des images des plus embellissantes sur la vie rurale des Prairies canadiennes : « Ces photos de machines agricoles, de faucheuses-lieuses au milieu de riches champs de blé, d'une grange devant laquelle se trouvent un tracteur en premier plan, un

camion et ce qui semble être des charrettes de foin lourdement chargées, tout cela chante l'abondance et la prospérité » (Mocquais 264).

Chez Archambault, Thomas rappelle aux autres qu'on leur a dit la vérité à propos du prix de la terre et que c'était cela qui les a attirés dans les Prairies canadiennes : «Y nous a pas menti, par exemple. C'était vrai que la terre se vendait à 10 dollars pour 160 acres dans c'temps-là » (*Du blé* 6). Comme ces peintures, les brochures des agents recruteurs telle celle intitulée *La Terre Promise aux Canadiens*, dans laquelle l'abbé J.B. Morin loue plus particulièrement la quantité et la qualité des produits agricoles que la terre des Prairies semble offrir, reprennent le même ton hyperbolique :

On peut juger par ces chiffres du prodigieux développement des colonies et des résultats que nous sommes en droit d'espérer pour l'avenir. Les pommes de terre, les carottes, les betteraves, les choux, les radis et en général tous les légumes ont toujours donné la meilleure satisfaction et pour la quantité et pour la bonne qualité. Les étrangers, les touristes, qui visitent notre pays à l'époque des expositions sont toujours stupéfiés à la vue de produits aussi monstrueux. (10)

Soulignons dans ce texte l'utilisation des adjectifs élogieux tels que « prodigieux », et les superlatifs tels que « la meilleure satisfaction », qui engendrent les sentiments de perfection ou de mieux-être, rejoignant les stratégies des slogans publicitaires qui ciblent le côté exceptionnel du produit, mais encore les expressions comme « monstrueux » qui stupéfient le lecteur.

Le cadre idyllique dépeint par ces images emphatiques met l'accent sur le fait que l'Ouest canadien est un monde merveilleux prêt à recevoir des hommes vaillants et fervents qui seront heureux de gérer des récoltes « abondantes » et riches en fruits et en légumes qui regorgeront d'éléments nutritifs exceptionnels. Les lecteurs peuvent en déduire que dans ce nouveau milieu,

les colons pourront vivre en bonne santé et acquérir une fortune en cultivant et en vendant ces produits qui séduiront de nombreux touristes. Quant à ceux qui n'ont aucune passion pour l'agriculture, ils pourront eux aussi trouver leur bonheur dans les Prairies en optant pour « le commerce » ou « l'industrie ». La même brochure contient donc une plus longue liste de colons que l'Ouest canadien propose d'accueillir :

Le père d'une nombreuse famille composée de garçons en âge de travailler. Le cultivateur qui travaille en vain sur une ferme épuisée, aride, ingrate. Le jeune homme qui n'a pas les moyens de s'établir dans les vieilles paroisses. Le fermier qui par son travail a su mettre de côté quelques centaines de piastres. Le voyageur fatigué de travailler pour les autres et qui désire se faire un chez soi. Le commerçant, le commis, qui est rassasié des courbettes et des civilités à faire à la clientèle. L'homme de métier, l'artisan qui veut sortir de sa boutique et vivre au grand air. Le manufacturier qui possède un peu de capital et beaucoup d'expérience. Les orphelines, les servantes sans soutien susceptibles d'accepter un protecteur. Tout homme de bonne volonté qui n'a pas peur du travail et des privations. Apportez-nous de bons bras gouvernés par un cœur généreux et nous vous donnerons en retour l'aisance, la prospérité, le bonheur. (Morin 23)

Cette liste suggère que les Prairies peuvent satisfaire toutes les classes sociales et toutes les catégories de personnes détenant différentes capacités. Tout ce qu'on leur demande est un cœur chaleureux, une forte volonté et une mentalité de gagnant. Or, cette évocation d'un lieu paradisiaque, nous la retrouvons dans la trame romanesque et dans le discours des personnages de plusieurs œuvres de l'Ouest canadien qui racontent le grand départ vers les Prairies canadiennes. Ainsi, chez Constantin Weyer, nous relevons cette même allusion au fait que le

départ de la plupart des Européens ou des pionniers canadiens a été inspiré par le rêve d'habiter dans un monde paradisiaque :

On n'imagine point assez la richesse d'une pareille vie... de même que le Canada est devenu un refuge pour « la faiblesse européenne »... j'avais sous les yeux la genèse même d'un pays magnifique. Le triomphant poème de la réussite canadienne chantait à mes oreilles son rythme puissant. (*Un homme* 246)

Encore chez Constantin-Weyer, on constate que le trait sauvage est valorisé et s'associe à la description de la grande Prairie d'avant l'arrivée des colons, une description qui évoque un lieu idyllique : « La Prairie de l'Histoire et de la légende » (59).

La plupart des colons qui arrivaient au Canada recherchaient une contrée grandement féconde, riche en ressources agricoles. Lisons à cet égard le témoignage de deux familles, les Campagne et les Gaumond, que rapporte Pierre-Yves Mocquais. Celles-ci partageaient avec d'autres voyageurs la même vision mythique d'un lieu dont les ressources naturelles semblaient promettre une meilleure qualité de vie, d'« un nouveau pays où on vendait des carreaux de terre pour dix piastres, où les plaines s'étendaient à perte de vue et où on pouvait imaginer un paradis terrestre » (264). Évoquant le départ de « soixantaines de familles... pour l'Ouest », Jean Gaumond raconte que « c'est dans ces deux trains chargés de leurs possessions et de leur famille, que s'embarquèrent ces gens courageux et ambitieux, rêvant d'un paradis sur terre » (114). Faisant écho à ces images sublimes, certains passages de *La Forêt* de Bugnet s'attardent sur les projets « grandioses » (51) de Roger. Agréablement surpris de constater que le prix d'une surface labourée est bien moins cher dans l'Ouest canadien qu'en France, celui-ci prévoit au départ un avenir fleuri :

En deux ou trois ans nous aurons ici une propriété superbe. Dans dix ans nous aurons fait fortune et nous retournerons en France. Ton père n'aura plus honte de moi. Il nous rouvrira sa porte. Je n'aurai guère que trente-six ans, et toi à peine trente. Ce sera encore la jeunesse, avec de longues années d'aisance et de bonheur devant nous.

(10-11)

Notons dans les propos de Roger les expressions révélatrices « une propriété superbe », « nous aurons fait fortune », « de longues années d'aisance et de bonheur », qui expriment l'espoir, voire la détermination, de s'enrichir financièrement dans les Prairies. Mocuais rappelle d'ailleurs que les colons qui quittaient la Bretagne et l'ouest de la France au début du XXe siècle le faisaient, pour la majorité, « par nécessité », puisque ces régions étaient « encore très pauvres même si la France connaissait alors une période de prospérité que l'on appela la Belle Époque » (84). Encore chez Archambault, nous pouvons signaler le désir de Thomas et de François de partir ailleurs pour s'enrichir financièrement. Ils ont vendu toutes leurs possessions et se sont rendus en Saskatchewan, sur une terre qu'ils croyaient pleine d'abondance, et où ils croyaient pouvoir trouver des travaux plus gratifiants et améliorer leurs conditions de vie. Lors du voyage, les deux hommes fantasment sur la fortune qu'ils pourront sans nul doute acquérir. En tant que cultivateur, Thomas veut faire pousser du blé et fuir la compétition, tandis que François désire trouver de l'or :

**THOMAS.** Mais c'est également l'économie instable qui me pousse à chercher fortune ailleurs. Que voulez-vous? Ma fromagerie ne fait plus aucun profit : Il y a trop de compétition sur le marché. Si je veux élever une famille, je dois absolument trouver d'autres moyens...

**FRANÇOIS.** Ah oui ! Les richesses ! C'est justement ce qui m'attire. Pour ma part, j'irai faire fortune...

**THOMAS.** Est-ce qu'il pousse du blé dans cette région ?

**FRANÇOIS.** ... mais pour moi, c'est la ruée vers l'or ! Je ne puis rater cette magnifique occasion ! (9)

Outre ces motivations d'ordre financier, nous devons également indiquer la fascination que suscitent la vastitude des grands espaces canadiens et la beauté d'une nature presque intacte. Dès le début du roman de Bugnet, le « costume de chasse, avec des guêtres de cuir fauve » que porte Roger et son joyeux engagement à l'égard de la chasse des oiseaux révèlent son désir de s'éloigner de ce que l'auteur appelle dans son *Nypsis* le « tapis de la civilisation » et d'établir un contact avec la nature (7,4). Les premières impressions que Roger ressent et exprime traduisent ainsi l'envoûtement que le paysage des Prairies exerce sur ses sens : « Je trouve ce pays magnifique. Admire ces riches teintes, là-bas, au couchant, et ces reflets sur les premières feuilles printanières » (*La Forêt* 7). Louise, dont les habitudes vestimentaires et les manières raffinées reflètent un penchant pour les activités urbaines, ne partage pas cet engouement initial. Mentionnons ainsi le contraste entre l'allure citadine et délicate de Louise et la beauté sauvage et menaçante de la nature : « Elle accourut, sans trop de hâte, de peur d'accrocher la fine étoffe de sa robe aux épineuses touffes des groseillers qui bordaient le sable de la plage » (9). Roger est celui qui peint la forêt sur un ton laudatif, opposant sa richesse, sa beauté et sa fraîcheur aux attributs des grandes villes : « Eh bien, Louise ne la trouves-tu pas intéressante cette vie de Robinson ? Rien que nous deux, seuls avec la nature » (10). L'évocation du mythe de Robinson Crusoé renvoie à celle d'une existence dépouillée des artifices de la vie urbaine, plus proche de

la nature sauvage. Louise succombe d'ailleurs à certains charmes des Prairies et l'un de ces charmes est l'air non pollué de la nature canadienne. Lors d'une promenade, l'épouse de Roger savoure plus particulièrement la parfaite pureté de cet air :

Par ses sens affinés de citadine européenne elle [Louise] était aisément impressionnable. Ses narines goûtaient cet air que d'autres poumons humains n'avaient point contaminé. Elle respirait avec délices l'âcre et subtil arôme du printemps que le vent du nord-ouest apportait de la grande forêt. (18-9)

C'est ici l'un des rares moments où Louise éprouve un grand plaisir olfactif, transportée par les odeurs des bois avoisinants qui lui procurent aussi bien l'« âcre » sensation d'un univers rebelle et sauvage que celle plus « subtile » des lieux raffinés et délicats, donc une sensation d'une nature édénique, celle d'un plaisir total. Nous retrouvons l'attrait de « l'air pur de la prairie » et de ces « coups de vent » (*Napoléon* 81) qui véhiculent les odeurs d'un lieu non avili par l'insalubrité des zones citadines chez Napoléon, un personnage de Constantin-Weyer. Comme Roger qui recherche dès le départ à établir un contact avec la nature, Monge se résigne lui aussi, dans le roman de Constantin-Weyer, à renoncer aux gains de la vie citadine pour plonger dans un univers dont la simplicité rustique semble le satisfaire : « ... Je dépense vraiment peu d'argent, vous savez ! Bien moins en vérité que ne me rapporte d'intérêt mon simple compte courant. Mes cartouches me reviennent à trois sous pièce, et un sac de farine, un seau de saindoux et un cochon salé durent longtemps... Je n'éprouve pas le désir d'une vie plus civilisée » (*Un homme* 108-9). Il n'est d'ailleurs pas sans intérêt de noter que ceux qui, au XIXe siècle et au début du XXe siècle, entendent parler des Prairies et voient ou lisent les affiches ou les brochures qui promeuvent cette contrée, sont invités à comparer l'Ouest à un milieu « imprégné d'un puissant imaginaire, recréé à des fins esthétiques » (*Un homme* 29). Ajoutons plus précisément que dans



ces documents, le Canada « fait figure d'Eldorado symbolique » où l'on pense pouvoir trouver un refuge métaphysique (*Un homme* 29). Soulignant la beauté purifiante et illuminante de sa blancheur hivernale, Constantin-Weyer compare l'Ouest canadien à « un univers de froid, de pureté, de glace, de mort, d'éternité, d'alternance de lumière, et de noirceur et de blancheur » (*Un homme* 30).

Monge, le personnage de Constantin-Weyer, fait le serment chaque printemps qu'il ne voyagera plus en hiver, mais son penchant pour l'aventure le ramène dans le Grand Nord. En fait, il se décrit comme étant « un fils de l'Aventure » (*Un homme* 109). Notons le « A » majuscule qui confère au mot une valeur imminente. Il traduit le désir de vivre une expérience qui procure des sensations uniques, d'un voyage vers un monde physique qui enivre ou conduit à la folie qui peut mener l'être à la vision de son essence. Mais avant tout, il s'agit d'un voyage dans un lieu dont la beauté fascinante offre le spectacle onirique de la rencontre de la vie et de la mort :

Je me fais chaque printemps le même serment : « Merci ! j'en ai assez pris de l'hiver et de la solitude, et de la neige et des aurores boréales, et des soleils multipliés par cinq et dressés en croix sur l'auréole de leurs cercles parhéliques, et du feu d'artifice de la glace contractée et qui détonne sous le regel, et des petits feux qui vous rôtissent le ventre tandis que votre dos gèle, et de la soif que la neige ne calme pas, et des os du front qui vous font mal, et des yeux qui pleurent, et des cils qui vous collent les paupières l'une à l'autre - elles sont gelées - et... ! » C'est un serment que je sais par cœur. Mais c'est un serment d'ivrogne.

(108)

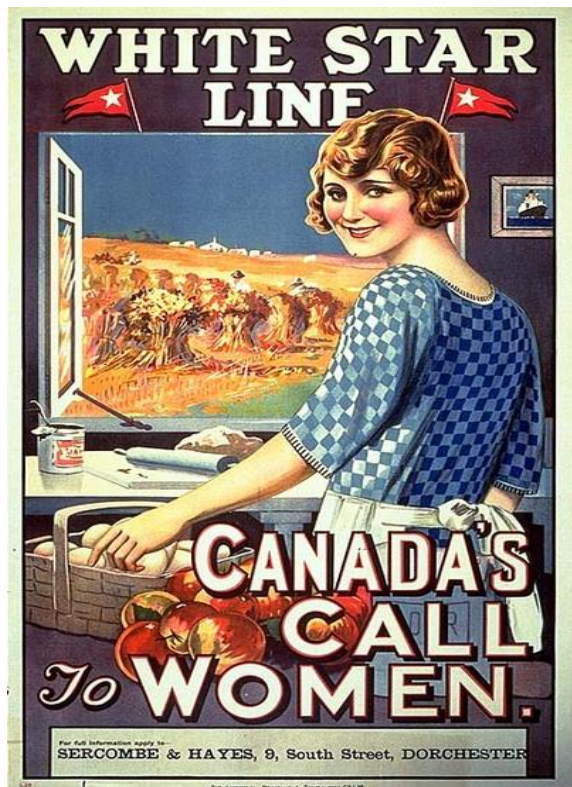
C'est un spectacle qui allie feux et gel, la force de la vie et l'inertie de la mort, pour évoquer un tout enivrant qui ravit le regard et l'âme de l'homme.

## QUELQUES IMAGES FASCINANTES DE L'OUEST CANADIEN



En arrivant dans l'Ouest, la première étape serait l'acquisition de 160 acres de terre gratuite et féconde où on se construirait un homestead et une grande ferme.

<http://www.mssuna.com/turn-of-the-century-intro.html>



Cette affiche peint une ambiance qui respire la joie. Notons que la fenêtre est ouverte et laisse voir les champs que l'homme a défrichés et moissonnés, tandis que l'épouse montre les fruits de ses tâches culinaires, arborant un sourire de satisfaction. Le tableau lance un appel aux femmes, les invite à anticiper une vie agréable dans l'Ouest canadien, un avenir prometteur, une terre fertile et de bonnes récoltes, donc des plaisirs gustatifs que la bonne ménagère saura concocter.

<http://www.mssuna.com/turn-of-the-century-intro.html>



Library and Archives Canada / Bibliothèque et Archives Canada  
www.collectionscanada.gc.ca

Cette image révèle les bienfaits de la vie dans les Prairies qui offrent, à part les produits de la récolte, l'élevage des bétails, favorisant le bonheur de la famille.

<http://www.mssuna.com/turn-of-the-century-intro.html>



Cette peinture fascinante est une invitation à s'établir à Winnipeg. Elle promet un accueil chaleureux à tous ceux, de toutes les races, qui s'intéressent à déménager dans l'Ouest canadien. Elle évoque un lieu qui garantit du blé en abondance, des légumes très frais, des fleurs épanouies, de bonnes écoles pour les enfants et un gouvernement qui s'occupe bien de ses citoyens et de ses immigrants.

[https://www.google.ca/search?q=the+last+best+west+home+for+millions&source=lnms&tbn=isch&sa=X&ved=0ahUKEWj6iNbE\\_fnUAhXM6YMKHa8KC2kQ\\_AUICigB&biw=1366&bih=659#imgrc=uJnBzjxzNytzDM:](https://www.google.ca/search?q=the+last+best+west+home+for+millions&source=lnms&tbn=isch&sa=X&ved=0ahUKEWj6iNbE_fnUAhXM6YMKHa8KC2kQ_AUICigB&biw=1366&bih=659#imgrc=uJnBzjxzNytzDM:)

## Chapitre II : Les obstacles à l'enracinement dans le paysage de l'Ouest canadien

### 1. Le sentiment de désillusion et de dépaysement

Commençons par souligner que « le boom d'immigration menant jusqu'à 1914 a été une des périodes les plus importantes de la croissance de la population canadienne » (Gagnon n. pag.), et que durant cette période le voyage transcontinental a été encouragé par l'invention du train et l'expansion ferroviaire. La construction du Canadien Pacifique a ainsi joué un rôle prééminent dans le déménagement des immigrants dans l'Ouest canadien. Certains voyageurs venaient « d'autres régions de l'Amérique du Nord, de l'Est du Canada, de la Nouvelle-Angleterre, ou de l'Ouest des États-Unis » (Gagnon n. pag.). Pour les émigrants européens qui cherchaient à fuir la surpopulation, le chômage ou les tensions politiques, c'est après plusieurs jours de nausée et de maladie en mer qu'ils débarquaient avant de prendre le train pour pouvoir atteindre la terre tant attendue (Gagnon n. pag.). Bugnet ne mentionne pas dans son œuvre ce que les pionniers subissaient lors de leur voyage de la France au Canada. Par contre, au début de la pièce de théâtre d'Archambault, Alexandrine rapporte les conditions de la longue traversée de l'Océan Atlantique: « C'était d'la folie pure et simple!... Quand j'y pense... la traversée... huit jours sur mer... huit jours de mauvais temps, huit jours de nausée... à y penser, ça m'rend malade » (6). Ce thème de la désillusion nous renvoie au sentiment d'Ariane que signale Genuist dans son roman *Le Cri du Loon*. Au moment où Ariane se sépare de sa mère et où son navire prend le large en direction d'un ailleurs inconnu, un sentiment d'exil et de vacuité l'assailit: « Après la ferveur hâtive des villes de départ, Ariane se sent soudain vidée, incapable de se secouer pour courir sur le pont, regarder une dernière fois disparaître les falaises de son pays qui s'en va » (19). La

séparation est si douloureuse qu'Ariane s'abandonne à la solitude pendant quelques jours :  
« Depuis des jours, elle n'a vraiment parlé à personne » (19).

Après l'arrivée, contrairement aux témoignages prometteurs des prêtres, des agents recruteurs, de la famille, des amis et aux magnifiques images parcourues, la réalité qui est découverte dans l'Ouest canadien déçoit les colons. Ceux qui imaginaient un univers édénique et une terre accueillante et fertile sont confrontés à une nature hostile et rude. Car si celle-ci peut fasciner le regard humain et si elle offre des ressources naturelles qu'ils peuvent exploiter, elle peut être aussi cruelle et mortelle. Durant la traversée, c'est déjà la prise de conscience que leur nouvelle terre se situe au bout du monde. Liliane confie alors à Alexandrine ses inquiétudes face aux défis, à l'incertitude et au sentiment de nostalgie que cet endroit loin de la civilisation européenne semble présager : « J pense bien que j'vas souffrir du mal du pays moi aussi... » (*Du blé* 13). Face à l'accueil des enrégés maringouins du printemps dans les Prairies, Louise de Bugnet éprouve ainsi un sentiment de déception et de regret lié au déchirement que cause l'éloignement : « Nous n'aurions pas dû venir nous établir si loin du monde » (*La Forêt* 7). Ce sentiment persistera, s'associant à la difficulté de s'adapter à son nouveau milieu. C'est la forêt qui effraie plus particulièrement :

- A moi, Roger, elle me fait peur.
- Qui, elle?
- La forêt. (7)

Les vêtements et les souliers citadins que Louise persiste à porter dans les bois après l'installation sur le homestead, trahissent sa réticence à se rapprocher du nouveau paysage géographique, contrairement à son époux, Roger, qui quitte la France avec la conviction qu'il découvrira dans l'Ouest canadien un « paradis terrestre » où en quelques années il pourra

posséder sa propriété et s'enrichir. Si dans une phrase, Louise rapporte l'enthousiasme de Roger, son emploi de la négation traduit un doute, la crainte d'un avenir néfaste : « Ah Roger, je souhaite que ton enthousiasme ne tombe pas » (*La Forêt* 11). Tandis que Roger est ébloui par les beautés de la vie sauvage, Louise est souvent en proie à l'inquiétude ou à l'effroi. Celle-ci est découragée par leur « vie sous la tente » (36), qui certes offre les « agréments » d'un espace plus grand, celui du « dehors », mais qui l'expose aux attaques des « moustiques » particulièrement « terribles » le soir (36). Plutôt que de partager avec son mari le désir de construire une vision idéalisée du rapport à la nature, Louise s'accroche à celui de retrouver les agréments de son passé français, d'une maison qui pourrait lui rappeler la vie civilisée qu'elle a perdue, d'une « vraie maison » : « Quand vas-tu commencer ? Allons-nous bientôt avoir une maison, une vraie maison ? » (35). Mais elle devra se contenter d'une habitation de pionnier rudimentaire, d'une « maison basse, au toit recouvert de terre » et d'une « piètre apparence » (40).

Alors que Roger essaie d'établir un contact avec la nature pour bâtir sa propriété, Monge recherche dans ce même contact les moyens de faire du commerce : « C'était quelque chose de nouveau dont j'avais faim. Ce quelque chose de nouveau, cette même vie, vendre des chevaux, l'été, dans la prairie ; acheter des fourrures, l'hiver, dans les déserts silencieux du Nord » (50). Toutefois, en dépit de ses efforts de se rapprocher de la nature et d'y puiser quelques sources de revenus, Monge ne réussit pas à s'établir dans le nouveau milieu. Pour ce qui est des immigrants comme Roger, ils ne sont pas au départ de bons connaisseurs des techniques agricoles qui leur permettraient de cultiver efficacement le sol des Prairies (*Littérature* n. pag.). Ils ont du mal à s'adapter aux défis du climat et au mode de vie de l'Ouest canadien. Cette terre promise devient finalement une ennemie que Roger appelle un « maudit pays » (*La Forêt* 57). Rendant compte de la réalité ardue des colons de l'Ouest canadien, Simone Paula Farquhar signale que leur histoire

bouleversante « attire la sympathie » (128). Rappelons en effet que, trompés par les fausses promesses générées et publiées dans le cadre de la politique de recrutement des colons, les familles qui partaient pour le Manitoba, la Saskatchewan ou l'Alberta n'étaient certainement pas préparées pour la plupart aux défis qui les attendaient. Dans son article *Le mythe des ethnies dans les romans de l'Ouest canadien : du père dominateur à la mère conciliatrice*, Edward Dickson Blodgett fait référence, à propos de l'œuvre de Schreiber Ilse intitulée *Die Flucht ins Paradies*, à un personnage féminin qui est également victime de ces promesses fallacieuses. Comme le suggère le titre traduit, *La Fuite au Paradis*, Jelly décide de fuir la ferme de son père après avoir lu dans un journal qu'il y avait des emplois attirants dans l'Ouest canadien. Elle imagine les Prairies comme étant un lieu paradisiaque, mais après s'y être installée, elle est confrontée à la prise de conscience que ces rêves mythiques ne sont que des mirages : « Elle part en croyant que c'est l'occasion ou jamais de trouver le chemin du paradis éternel de l'Ouest... en découvrant l'Ouest canadien, elle se découvre elle-même et, par la même occasion, elle apprend qu'aller dans l'Ouest ne conduit pas au paradis » (129). Malgré la force magnétique que la forêt exerce sur lui, Roger affronte lui aussi par moments le sentiment déstabilisant de sa petitesse face à la vaste surface boisée dans laquelle il doit s'aventurer et s'adonner aux activités du défrichage et de la chasse : « À peine visible dans l'immense contrée vierge, ces deux êtres humains. » (*La Forêt* 8). Cette phrase sans verbe et ses éclipses créent une impression d'instantané qui fait ressortir le contraste entre l'infinitude de l'étendue boisée et l'insignifiance des êtres humains qui paraissent perdus ou piégés dans cette immensité géographique. Dans le récit de ses péripéties qu'il narre à Louise, Roger ne manque pas de souligner la difficulté de se repérer dans la nature sauvage de l'Ouest canadien : « Quand je suis arrivé au lac, à peu près à un



mille d'ici, dans l'Ouest, je ne le reconnais plus. Je me demandais si ce n'était pas un autre » (34-5). Sa femme lui répond : « Un de ces jours, tu te perdras tout à fait » (35).

Le voyage vers des terres si lointaines signifie en outre pour la majorité des colons, et surtout pour leurs épouses, un éloignement définitif par rapport à leur lieu natal et familial, et pour certains l'impossibilité de communiquer avec leurs familles ou de retourner aux pays en cas du décès d'un proche. Chez Lorraine Archambault, Alexandrine saisit dès le départ, sur le quai, peu avant son embarquement, les conséquences émotionnelles de ce déracinement qu'elle voudrait empêcher : « Oh Thomas... je veux rentrer... mais, mes parents... mes frères, mes sœurs. Ma belle grande maison... ma bonne... je sais que je ne les reverrai plus » (*Du blé* 7). Elle déclare plus tard : « Je souffre du mal du pays » (*Du blé* 12). Le sentiment de déracinement est si douloureux chez Alexandrine qu'il entraîne une crise de larmes sur laquelle l'auteur s'attarde de la page 8 à la page 12 : elle « se met à pleurer de plus belle... pleurnichant toujours... la larme à l'œil » (9). Thomas, son mari, souligne lui-même : « Je crains qu'elle subisse une crise de cafard depuis notre départ de la Belgique » (*Du blé* 12). François, quant à lui, siffle sur le quai l'hymne national de la France, la Marseillaise, dans un désir inconscient de s'accrocher à ses origines patriotiques, et de préserver le souvenir de ses racines et l'amour de son pays. Même Ariane, le personnage du *Cri du loon* de Monique Genuist qui, à une époque plus récente, décide de quitter la France pour aller occuper un poste de lectrice à l'Université de la Saskatchewan, se heurte à la prise de conscience que le lieu où elle se retrouvera est bien trop loin, « fort éloign[é] » (18), de son pays natal, mais aussi du Québec, ce pays de Maria Chapdelaine qui semblerait être l'espace canadien de prédilection pour les immigrants de langue française (18).

À bord du navire qui les mène vers l'Amérique du Nord, les immigrants peuvent déjà vivre le sentiment d'insécurité et de minorisation qui annonce la situation de groupe minoritaire qu'ils

seront amenés à vivre dans l'Ouest canadien. Soulignons à cet égard ce à quoi cette expression « groupe minoritaire » se réfère selon la perspective sociologique. Nous reprendrons plus particulièrement les propos de Akoun et Ansard dans leur article « Minorités et groupes minoritaires » : « Plus que le terme de minorité, la sociologie retient celui de groupe minoritaire pour désigner tout groupe placé dans une situation... telle qu'il se considère exclu de certaines possibilités ou de certains avantages, et le plus souvent en situation de résistance ou de tension contre la majorité » (343). Les remarques que provoquent chez les Gouzzée les paroles lancées en anglais par le capitaine Cavendish dévoilent d'ailleurs leurs premières réflexions sur la situation de minorisation linguistique vécue par les Canadiens-français :

**CAVENDISH.** Very well, very well... I am Captain Cavendish of the Dominion Line. We've been waiting for you. You are at the wrong pier. Your ship sails from Pier 3. Please follow me.

**ALEXANDRINE.** (*Pleurnichant toujours*) Qu'est-ce qu'il dit, lui? Je ne comprends rien de ce qu'il nous raconte.

**FRANÇOIS.** Je pense qu'il désire que nous le suivions.

**THOMAS.** ... Paraît-il qu'on parle beaucoup l'anglais au Canada. (*Du blé 10*)

L'emploi de l'adverbe « beaucoup » laisse présager la menace d'assimilation inévitable à l'anglais, et le besoin futur de résistance à cette pression assimilatrice. Si, face à la présence envahissante de la langue anglaise, Alexandrine se désole et éprouve un sentiment d'impuissance et de frustration que dévoile son ton larmoyant, François n'hésite pas à intervenir quand il est confronté à la prononciation déformée de son nom :

**CAVENDISH.** There you are! Mister Francis Larsh-ayte? (*François hoche la tête avec incertitude.*)

**FRANÇOIS.** C'est François Larchet, capitaine. Lar-CHAI!

**CAVENDISH.** Of course, of course. Lar-chai...tte. (*Geste d'exaspération de François.*)

Tomassss and Alexandria Gowzie? (*Du blé 10*)

La réaction de François traduit le désir inconscient de conserver sa langue et sa prononciation maternelles et de ne pas oublier qui il est, rejoignant entre autres les remarques de Jules Deschenes dans son *Qu'est-ce qu'une minorité ?* : « Les minorités qui veulent continuer d'exister, d'être reconnues comme telles, avec leurs caractéristiques propres du point de vue ethnique, ou linguistique, ou religieux » (259).

Pour les Français comme Thomas et Alexandrine, après le premier contact avec l'anglais, c'est la découverte d'un nouveau quotidien ou mode de vie, celui de la communauté canadienne-française, qui engendre une cascade de chocs culturels, remettant en cause les préjugés et les stéréotypes collectifs que ceux-ci ont hérités de leurs parents. Nous retrouvons chez les personnages de Bugnet et de Constantin-Weyer l'évocation d'un sentiment d'altérité et d'isolement engendré par l'expérience migrante à travers le Canada et la vie sur un homestead cerné « de toutes parts » par la forêt de l'Ouest ou du Nord canadien (Genuist *La Ruée* 33) : « Non seulement le paysage leur paraît hostilité, que ce soit la masse impénétrable des forêts du Nord ou l'espace vide de la Prairie du Sud, mais de plus il n'y a rien ni personne aux alentours... De plus, les homesteads sont très éloignés les uns des autres » (33-34).

L'exécution des tâches quotidiennes liées aux activités agricoles et les habitudes domestiques et alimentaires qu'impose une vie dans les Prairies, telles que la consommation des salades de pissenlits ou du blé d'Inde mentionnée par la Métisse d'Archambault, procurent de plus aux nouveaux arrivants venus d'Europe le sentiment d'être rabaissés à un niveau social inférieur :

**ALEXANDRINE.** Mais... mais c'est du maïs ! (*L'éventail s'agite.*) Vous mangez ça?

**THOMAS.** Pardonnez-moi Madame, mais vous ne rigolez pas. Vous êtes sérieuse.

**MARIE.** (*Étonnée.*) Pourquoié que j'l'shuis pas?

**THOMAS.** Euh...il est consommé uniquement par les cochons, monsieur Thibault. (*Du blé 21-22*)

Nous retrouvons dans les propos de Madame Roy, personnage de Bugnet, une allusion aux obstacles et aux difficultés du travail de la terre qui éveille la prise de conscience de devoir s'adapter à une existence plus rustique, et la perspective inquiétante d'une perte pécuniaire à venir :

Si seulement vous étiez venus deux ou trois semaines plus tôt, on aurait pu vous faire un jardin. Ça vous sauve bien de l'argent, un jardin. Et puis, c'est de santé, les légumes. Moi, pas de jardin, j'aimerais autant pas vivre. C'est pas pour me mêler de vos affaires, ma chère dame, non, croyez bien, mais si j'étais de vous je me ferais labourer un bon demi-arpent, devant la maison, cet été, pour avoir la bonne terre, bien pourrie, de bonne heure au printemps de l'année qui vient. (*La Forêt 50*)

Or, si Roger se lance très vite dans des projets de bûcheron, déterminé à avoir « le dessus » face à cette « terre neuve » (75), s'adapter à une existence plus rudimentaire s'avère une tâche plus difficile pour Louise, d'autant plus qu'elle ne comprend « guère la simplicité de ces âmes qui trouv[ent] tout naturel de mener si rudes existences », et « ne sent[ant] devant elle que l'incertitude d'un vague avenir » (*La Forêt 40, 75*).

## **2. La difficulté de s'adapter aux conditions de vie de l'Ouest canadien**

### **a. L'homme et son combat face à la nature**

Dans l'imaginaire romanesque de Bugnet et de Constantin-Weyer, la forêt est humanisée et mythifiée. Elle évoque les races antiques des pionniers français, des races d'hommes prêts à se battre pour pouvoir la fréquenter et y vivre. Autrement dit, sa peinture est étroitement liée à l'évocation de tous ceux qui ont eu la vaillance de fouler son sol et de lutter contre les éléments de la nature. Constantin-Weyer l'explique dans les termes suivants :

L'intérêt ne réside pas seulement dans la trame du récit, mais dans le décor, dans la lutte de l'homme contre les éléments et contre les événements, dans le combat de l'espèce humaine contre l'asservissement de la nature. Il ressort surtout de la puissance d'expression, de la virilité du paysage. (15)

C'est un combat physique, ultime épreuve qui permettra à l'homme de mériter sa place face à la forêt, ou même au sein de la forêt. C'est tout d'abord une lutte contre les intempéries et les températures hivernales mortelles de l'Ouest canadien. Si le climat peut se montrer cruel, le survivant saura en apprécier ses vertus et le froid deviendra le mobile qui amènera le personnage à agir, le motif ultime d'action :

Les froids de l'Athabaska-Mackenzie dépassent de beaucoup en rigueur ceux déjà cruels du nord-est de la Saskatchewan... les notations de températures en degré centigrades... ce froid extrême, servent la progression du récit : « Marchons pour ne pas geler sur place. Il fait au moins cinquante au-dessous de zéro ». (*Un homme* 126)

L'affrontement qui oppose chez Bugnet la nature et Roger s'observe à l'égard du « chien de temps » qui, le gelant aux « trois-quarts », provoque son « énervement » (124). La neige qui l'empêche de poursuivre sa conquête de l'espace engendre en outre chez lui un sentiment de

« désœuvrement » qui l'amène à éprouver du « dégoût pour les nécessaires occupations du dehors », à négliger sa femme et ses bêtes, et à perdre un percheron (126, 127, 129).

Chez Constantin-Weyer, le froid qui suit Monge partout, lui gèle les doigts, domine et manipule toutes les parties de son corps, acquiert une pesanteur qui lui procure une sensation d'oppression récurrente : « Lourd à porter. Lourd aux épaules, lourd aux reins, lourd aux jambes » (128). Dans l'introduction du roman de Constantin-Weyer, Yves Berger met l'accent sur cette confrontation au Grand Nord ou à la Prairie glacée et « sans herbe », que l'homme doit avoir le courage et la ténacité d'affronter (*Un homme* 6). Pour éviter de devenir la proie de la « froidure » et de la neige ensevelissante, le survivant doit apprendre à écouter les avis des adeptes ou des plus sages, et à lire les signes menaçants et précurseurs de la nature :

**ALFRED.** Qu'est-ce que tu fais dehors par un temps pareil ?

**FRANÇOIS.** ... j'ai vu d'la lumière et j'ai décidé d'arrêter de m'réchauffer

**LILIANE.** C'est pas trop une belle soirée pour êt' dehors. La semaine dernière, pendant la tempête, y'en a trois qui se sont écartés.

**ÉTIENNE.** En plusse, on a trouvé une femme... morte... dans la neige. Y faut faire ben attention.

**FRANÇOIS.** J'ai jamais vu d'la froidure pareille ... (*Du blé* 39)

Dans le tableau figuratif dépeint par Constantin-Weyer, l'hiver devient un lieu sublimé qui s'associe à l'image spirituelle de la cheminée. Celle-ci est comparée à une déité de qui on ne doit pas s'éloigner et à qui les humains doivent faire des offrandes. C'est au terme d'une lutte avec la forêt, autre déité qu'il faut craindre et vénérer, que l'homme peut lui faire don de morceaux de bois, et en échange de l'adoration que les humains lui vouent, le dieu du Feu accorde la vie. Monge exprime cette croyance dans les termes suivants : « Moi, personnage parfaitement neuf !

J'adorais et je nourrissais le dieu du Feu ! Il répondit à ma dévotion en assouplissant mes membres » (*Un homme* 35). Or ce culte rendu au dieu du Feu, qui rappelle les pratiques divinatoires des croyances primitives ou animistes, découle d'un profond sentiment de peur et d'angoisse face aux forces de la nature perçues comme étant occultes, d'un sentiment d'incertitude que procure la lutte contre les dures réalités géographiques de l'Ouest canadien.

Pour survivre et surmonter ces réalités dans les Prairies ou à la lisière de la forêt, le nouvel habitant se voit en outre forcé d'assumer certains travaux ou tâches pour lesquels il doit développer diverses compétences ou expertises. C'est sur un ton moqueur qu'Hannah O'Molloy, qui deviendra plus tard sa femme, évoque la nécessité chez Monge de s'engager dans différents métiers pour pouvoir survivre ou dans l'espoir de prospérer : « Ha ! Ha ! Ha ! Frenchy ! (*Elle me donnait volontiers ce surnom diminutif de ma nationalité*). Vous êtes Jack-de-tous-les métiers ! Avant-hier cow-boy ! hier trappeur ! aujourd'hui fermier !... Et quoi encore ? » (185).

Soulignons au passage que Constantin-Weyer lui-même a dû s'adonner aux multiples travaux de cultivateur, d'arpenteur, de trappeur et d'agent de terre (Fabre 65). Immédiatement après leur installation sur leur homestead, les nouveaux immigrants devaient en effet faire face à une série d'épreuves physiques infligées par les activités de déboisement, de défrichage, et la construction d'un abri ou d'un shack. Quant aux jeunes épouses, telles que la mère d'Henriette Baudais qui, à seize ans, se chargeait « de faire les semences et les moissons avec l'aide d'un bon voisin » (Baudais n. pag.), elles devaient elles aussi fournir « une main-d'œuvre efficace et gratuite » dans les champs, charroyer le grain, « fai[re] les foins, hers [er], arrach [er] les racines, les chardons de Russie, [mettre] le blé en gerbes » (Genuist *La Ruée* 68), en plus de leurs nombreuses corvées domestiques. Les jeunes pionnières devaient apprendre à laver, carder, filer, teigner la laine des moutons, tricoter, tisser, fabriquer des vêtements et des couvertures (Genuist

*La Ruée* 65). Signalons de plus qu'avec l'embauche des « batteurs », les tâches ménagères décuplaient : « ... beaucoup plus de gens à nourrir, de vêtements à laver, tout en s'occupant des enfants en bas âge, du jardin, des animaux » (*La Ruée* 62). Pendant les battages et les moissons, les mères devaient se lever dès l'aube avant les hommes, préparer un déjeuner pour vingt à trente personnes, se coucher « les dernières après avoir fait la vaisselle et rangé la cuisine » (63). Relisons à ce propos le témoignage d'Yvonne Prévost de Mélaival : « J'ai venu dans ce pays icitte que j'ai maudit depuis la première journée que j'ai rentré en Saskatchewan. Depuis ce temps-là que j'ai eu de la misère. J'encourage jamais personne à venir icitte... c'était pas encourageant pour une fille qui était toujours restée en ville. Je ne connaissais rien » (67-68). Sentiments de découragement, de désillusion et d'épuisement physique et mental accablaient notamment les mères des grandes familles.

Les tâches masculines étaient également d'autant plus astreignantes et décourageantes que l'homme n'était guère préparé mentalement et professionnellement à les exécuter au moment de son arrivée. Chez Bugnet, Louise, une citadine fragile, et son époux, un ancien journaliste, ignorent au départ les techniques de déboisement, de culture agricole, de jardinage et d'élevage (48). C'est pourquoi Roger doit affronter les douleurs physiques causées par les premiers maniements de la hache : « Peu accoutumé à ce travail ses mains s'écorchaient et se fatiguaient » (48). Lors de la visite de Madame Roy, Louise admet son ignorance en matière agricole :

-Si on peut vous aider, vous avez qu'à le dire. Comment que vous calculez de commencer?

-Je ne sais pas trop. (31)

Toutefois, Roger se découvre une passion pour le déboisement et le travail de la terre, qui le consume avec d'autant plus de hargne que la nature s'avère indomptable et hostile. Son épouse



compare la « forêt millénaire » contre laquelle il mène un combat acharné à un adversaire qu'elle humanise et dont l'objectif serait d'opposer à la résistance humaine sa propre « opiniâtre résistance » en tant que « légitime propriétaire du sol » (11). Or, bien des Canadiens-français des Prairies qui sont devenus agriculteurs par nécessité ont fait face comme Roger à des mésaventures dues à leur manque d'expérience. C'est le cas des Denis dont Mocquais raconte les déconvenues : « Nous apprenons d'emblée que les Denis, à leur arrivée au Canada, « se font agriculteurs »... les Denis n'étaient pas agriculteurs auparavant... Ni Raymond ni Clotaire ne semble particulièrement prédestiné à une vie sur la terre... (219). Qu'ils travaillent la terre avec passion ou pas, ils ont tous dû affronter des épreuves ardues, des récoltes perdues à cause de conditions météorologiques désastreuses, et en cas de pertes de récoltes à une longue attente avant de pouvoir envisager la possibilité d'une nouvelle récolte fructueuse : « Dans dix-huit mois, nous saurons si celle de l'an prochain nous sera plus favorable. En attendant, il faut vivre et attendre! Notre force de résistance s'use et s'épuise sans profit. À l'heure actuelle et dans de telles déplorables conditions, notre ingrat labeur ne saurait nous assurer notre pain quotidien ! » (Mocquais 140). La pêche dans l'Ouest canadien présente aussi en hiver des défis qui mettent à l'épreuve la ténacité des hommes : « ... malgré les couteaux du froid, il faut mettre le bras dans l'eau, la glace le recouvre d'une pellicule cruellement tranchante » (*Un homme* 243). Néanmoins, malgré les douleurs qu'elle engendre, la pratique de la pêche peut s'avérer nécessaire durant les années où les récoltes sont moins fructueuses. Il faut encore signaler les voyages périlleux en traîneau vers le Grand Nord dans le cadre du commerce des fourrures. La marche dans la neige comporte des dangers mortels qui tuent les moins résistants et accablent les survivants tels que Monge : « J'allais, la haine et le désespoir au cœur. Une faim brûlante... J'avais marché plus de soixante heures » (*Un homme* 148). Or, les efforts renouvelés que les personnages analysés

déploient afin de « trouver les ultimes forces pour survivre et se dépasser », contribuent à faire d'eux des « caractère[s] singulier[s] et presque surnaturel [s] » (*Un homme* 36). C'est dans la douleur qu'ils établissent des liens avec la terre ou la forêt de l'Ouest canadien. C'est en « malmen[ant] » leur corps et leur esprit, comme Monge, qu'ils font preuve de résilience physique et mentale face aux forces impitoyables de la nature (*Un homme* 36).

#### **b. La femme face à ses lourdes tâches et à la transformation de l'homme**

La femme peut être amenée à suivre malgré elle un mari qui la déracine de son espace familial d'origine pour partir explorer un ailleurs lointain et prometteur. C'est le cas de Louise Bourgouin, personnage de Bugnet, qui doit suivre son époux Roger après quatre mois de mariage, comme celui d'Alexandrine qui se voit contrainte de prendre la route vers l'Angleterre avec son mari Thomas, deux mois après leur mariage. Certaines femmes suivent leurs maris joyeusement, alors que d'autres avec regrets et inquiétude. Ces dernières ne désirent pas quitter leur patrie natale de peur que le déménagement puisse causer un éclatement des relations harmonieuses et une séparation définitive d'avec la famille, les amis, et leurs occupations familières. L'installation dans l'Ouest canadien concrétise pour la plupart des colons un éloignement définitif. Il entraîne de surcroît face aux tribulations vécues dans les Prairies un changement irrémédiable dans le comportement. Bugnet nous révèle ainsi « comment la forêt transforme les personnages qui évoluent différemment » (Imbert 28), au point de nuire à leur ancrage harmonieux dans l'Ouest et à la réconciliation du passé et du présent. Mentionnons plus particulièrement la transformation de Roger, notamment la perte de sa « vraie tendresse » (*La Forêt* 133), qui engendre chez Louise le sentiment de devenir une servante et une fille de plaisir contrainte de partager son mari avec la nature. Lisons le passage suivant qui révèle la métamorphose de Roger qui s'ensauvage par effet de mimétisme. Celui-ci se rapproche de plus

en plus étrangement de l'animal, d'une figure évoquant la marge non cultivée et la rencontre de l'altérité qui concrétise un plus grand éloignement par rapport à son passé européen :

Il commença de cingler le dos des chevaux avec les épaisses et souples guides de cuir, les dents serrées, dans une furie croissante, une rage muette, aveugle froide... tout d'un coup, la chaîne cassa... Roger retrouva sa raison... il eut peur, peur de soi... qui l'avait forcé, sans résistance consciente, à des actes d'une sauvage brutalité... et peut le pousser jusqu'au crime... il songeait : « On dirait en effet que je subis une déformation... serait-ce une débilité morale? En tout cas il faudra que je me surveille de plus près... » (189-90)

La vie intellectuelle de Roger subit elle aussi une transformation sous l'emprise du nouveau milieu. Avant de venir au Canada, il était journaliste. Mais sur sa nouvelle propriété, il se laisse davantage absorbé par les défis que la forêt lui lance, par le désir d'affirmer sa force physique face à l'immensité invincible des bois, si bien que ses aspirations professionnelles disparaissent peu à peu : « Pour lui la lecture avait beaucoup perdu son charme » (57). À l'invitation d'écrire de son épouse pendant les trois jours de pluie incessante qui l'empêchent de sortir, Roger répond ainsi : « Comment veux-tu que j'écrive avec tous les plans que je remue dans ma tête? » (57). Cette transformation drastique que Roger ne semble pourtant pas remarquer créent des soucis chez sa femme qui « aspire à une certaine vie intellectuelle, mais voit son mari se désintellectualiser » (Lessard n. pag). Vallée explique ce changement de point de vue chez Roger dans sa thèse : « Roger qui a été un intellectuel avant son arrivée au Canada se transforme. Après avoir connu la terre, il la défendait ». Or cette conversion qui conduit Roger à renier ses vieilles passions l'amène aussi à négliger sa femme, ce qui laisse prédire des conflits maritaux, reflets du tumulte intérieur et de l'impossibilité de trouver le bonheur conjugal dans l'Ouest canadien : « Il y a autre chose, Roger; quelque chose dont tu ne sembles pas t'apercevoir. Tu ne vis plus guère

que d'une vie physique. Tu perds tes goûts intellectuels... Tu en reviens toujours à ta terre. Elle te prend non seulement ton corps, elle accapare toute ton intelligence. Oui Roger, elle te prend jusqu'à ton cœur » (87-9).

Cependant dès la première page du roman, la transformation psychologique la plus évidente se manifeste chez Louise. Pourtant belle, la forêt devient à ses yeux menaçante, éveillant le tourment et la peur dans son cœur, et ses bruits insolites suscitent de mauvaises pensées. Louise mentionne à plusieurs reprises les profondes inquiétudes que soulèvent les moments de solitude durant les absences de son mari : « À moi, Roger, elle me fait peur... la forêt. Nous n'aurions pas dû venir nous établir si loin du monde » (*La Forêt* 7). Elle exprime encore cette angoisse à la page 23 : « Que j'ai eu peur. Ne me laisse plus, Roger; ne me laisse plus toute seule ». La masse mystérieuse qui émerge de la forêt, et les voix qui s'en dégagent plongent Louise dans une lutte intérieure qui oppose sa propre voix et celle inspirée de la « nature sauvage » :

La sérénité ensoleillée du matin lui disait : « C'est la paix... nous sommes les seuls maîtres de notre destin... » mais lorsque ses regards se posaient sur la lisière de l'immense forêt, d'autres pensées s'infiltraient dans son cœur : « Que sommes-nous, en face de cette impassibilité géante? Est-elle amie?... une ennemie perfide... comme si, là-bas, caché dans l'ombre, un être inconnu la guettait. (*La Forêt* 14-5)

La forêt est l'Autre toute puissante, dangereuse et terrifiante, qui ne se laisse pas conquérir par le regard de l'être civilisé, abritant dans son ombre de malveillants esprits, « perfides », qui hantent les cauchemars et peuvent provoquer la folie chez le colonisé.

La vie financière des Bourguin est aussi affectée par leurs nouvelles conditions de vie qui les isolent du reste du monde : « Leurs économies sont pour ainsi épuisées. Ils doivent vivre

de plus en plus modestement, se priver » (Lessard n. pag). Ayant quitté l'Europe dans l'espoir de s'enrichir, ils voient leur argent s'envoler, comme le constate amèrement Louise à la page 55 : « Écoute, Roger. Notre argent s'en va. » Si le conseil de Madame Roy d'acheter du bétail les aide à économiser de l'argent, ils se heurtent néanmoins à l'impossibilité de générer des revenus. Ces pertes financières altèrent leur apparence et leur relation. Portant désormais des vêtements usés, ils finissent par oublier les jeux de séduction qui les rapprochaient autrefois. Louise observe avec regrets ce changement :

Chaque soir, dès qu'il avait fini son ouvrage, il se faisait propre, il m'embrassait, il me prenait sur ses genoux. J'étais comme une épouse neuve, qu'il aimait sentir toute à lui. Et jour par jour, il s'est lassé. Sa terre et ses travaux l'ont pris... mes pauvres vêtements, il les a trouvés déplaisants. Ils ne sont guère attrayants, c'est vrai... puisque nous n'avons presque plus d'argent. (169)

C'est certes une vie sobre et sans superflu que les Bourgouin mènent dans les Prairies, comme les autres colons qu'ils rencontrent. Louise perd ses occupations citadines pour s'adonner à des « besognes manuelles » Elle se voit même privée de certains ingrédients rudimentaires dans sa cuisine. Un soir, tandis que Roger perd l'appétit en découpant un morceau de viande, Louise lui répond : « C'est le manque de sel. Il n'en restait qu'une pincée... nous n'avons plus ni sucre, ni thé, ni café. Il nous faudra boire du lait ou de l'eau. Il reste juste assez de farine pour une autre cuite de pain. Comment allons-nous faire maintenant? » (197). L'effervescence que ressentait Roger à l'acquisition de leur nouvelle propriété fait donc place à la fin de l'été à une lutte rageuse contre la forêt qu'exacerbent des progrès « bien lents » (60). Les tentatives de Louise d'élever des vaches et des poules aboutissent aussi à des « nerfs tout à l'envers » (63), à un chagrin qui assombrit la perspective d'être enceinte, nouvelle qu'elle décide de dissimuler pour

préserver le courage de Roger (64). L'embauche de deux « engagés », de deux Slaves qui connaissent bien le métier de bûcherons et qui sont de « rudes travailleurs » (65), fait naître chez les Bourguin un nouvel « enivrement de la lutte » et une nouvelle perspective du succès (66). Toutefois, l'enthousiasme de Louise fait vite place à une souffrance que font naître les « remarques grivoises » et « l'intolérable poursuite » des regards « malhonnêtes » des deux Slaves « sans cesse attachés » sur elle (69, 70, 71). Or Roger finit par imiter les « façons » de ses engagés, au grand désespoir de Louise qui remarque chez lui de nouvelles « transformations menaçantes » (71). Louise est horrifiée de constater que désormais son mari « ne se formalis(e) de rien », même pas du fait que ses engagés fument « quelques pipes d'âcre tabac, crachant sur le plancher » (69). Elle lui reproche de descendre au niveau de ses engagés, de prendre « avec eux des airs de ressemblance, de nouvelles intonations de voix peu décentes », « des poses sans élégance » (68, 72). Elle conclut : « Autrefois, il avait soin de se tenir lui-même au plus haut rang de l'élite humaine... Aujourd'hui, imperceptiblement, son mari dégénérait » (72). Or, cette dégénérescence de l'homme, Louise reproche avant tout à la forêt d'en être la cause, comme le révèlent ses pensées : « ... il me connaît trop et déjà je ne lui suis plus assez neuve. Mon Dieu... mon Dieu, que va faire de nous cette terre sauvage ? » ; « Il triomphait des premiers obstacles de la forêt, et déjà elle se vengeait en lui ôtant les plus précieuses parties de son âme » (125, 72). Si Roger se laisse à la fois dégénérer et captiver par la beauté « aveuglant(e) » du paysage du Nord-ouest canadien, Louise continue pourtant à se sentir étrangère dans ce pays qui lui reste inconnu et qu'elle « ne compren(d) pas » (105). Plus l'homme se laisse fasciner par cette nature captivante, plus la femme perçoit celle-ci comme une rivale jusqu'à la prise de conscience de la rupture amoureuse : « Plus d'amour... En serais-tu là?... C'est trop évident, je suis bien forcée de l'admettre » (201).

Louise note finalement chez Roger une allure plus négligée, plus primitive, une apparence couleur de terre : « Si tes habits se salissent, tu ne t'en soucies plus. Tu laisses pousser ta barbe plusieurs jours de suite. Tu ne soignes plus tes mains. Tes ongles sont toujours noirs. Hier je t'ai entendu t'emporter contre tes chevaux, crier et jurer comme un vrai charretier » (85). La grossièreté masculine amène ainsi Louise à se sentir rabaissée au rang dégradant de la « domestique », de l'« esclave », qui la condamne à une « soumission douloureuse » (71). Se sentant une intruse dans la forêt, elle devient également une étrangère dans sa nouvelle demeure. Si avec l'hiver, le chant de la glace qui résonne « comme un violon » et les « immenses vibrations mélodieuses » qui « se dilat(ent) en larges ondes qui couvr(ent) toute la contrée » redonnent à Louise une sensation d'entente conjugale, ces moments d'accalmie hivernale ne peuvent nullement faire disparaître le sentiment d'une rupture inévitable qu'annonce le « coup de poing » de Roger sur la table (92). Celui-ci lance alors une réflexion qui pose un regard sceptique sur les relations conjugales: « Y a-t-il un seul être humain pour qui l'amour soit l'unique raison de vivre? (95).

Nous retrouvons chez Monge la même évolution vers un état qui frôle la folie. Comme Roger, ce dernier en arrive à négliger sa femme et à se réfugier dans les bois pour éviter les querelles matrimoniales. La forêt de Constantin-Weyer devient également une rivale, et l'épouse qu'il met en scène finit également par s'interroger sur l'intimité que son mari semble partager avec les bois. Monge se flatte lui-même d'avoir reçu de la « nature la plus sauvage » un « esprit indomptable » qui l'aide à « triompher tour à tour de la fatigue, de la faim et de la mort » (193). Considérant la forêt comme une « confidente » ou une « conseillère » (196, 193), il cède volontiers à son attrait fascinant, et pénètre, « le fusil sous le bras » et « d'un pas délibéré », dans

les « profondeurs mauves et or du bois » (193). La fascination est si puissante que l'homme se métamorphose en un animal prédateur qui boit le sang de sa proie, tout en dévorant ses intestins :

Il était mort, bien mort... je bus le sang qui lui coulait, mêlé de poils, de débris d'os... puis je mangeai de la neige imbibée de sang. Ensuite je l'éventrai, et je mordis à même le foie chaud. Cela sentait fort, et, en tout autre moment, j'aurais trouvé que le fumet de cette bête était intolérable. En cet instant, c'était délicieux !... chaque fois, que je me réveillais de mon léger sommeil sauvage. (149-50)

Notons que pendant ses voyages de chasse, Monge imite le comportement de ses chiens, partageant avec eux la chair de ses victimes (150). Signalons de même dans le roman de Constantin-Weyer le teint terreux de Napoléon dont la peau se pare effectivement des couleurs de la nature et raconte l'histoire de la lutte entre l'homme et les caprices des conditions climatiques : « Musclé mais maigre, blond, mais le cuir de la figure, des bras et des mains si tannés par le froid, le vent, la neige, la chaleur, le soleil et la sécheresse » (51). Or, plus le corps et les gestes masculins se fondent dans les couleurs et la vie sauvage du milieu naturel des bois, plus le fossé entre les époux court le risque de s'élargir. Les hommes d'Église qui se retrouvent dans l'Ouest canadien à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, tels que Grant dans le roman de Constantin-Weyer, un prêtre pourtant connu pour sa connaissance des proverbes bibliques, ont eux aussi une apparence plus proche de la nature. Les vêtements de Grant portent ainsi les traces des tâches exécutées à la ferme : « Pasteur laïque en chemise sale et en bretelles raccommodées par des bouts de ficelle » (89).

Si par moments l'homme a le sentiment que la nature est généreuse, ou que son épouse le soutient dans ses efforts face au combat contre l'existence ardue des Prairies, comme le dévoilent entre autres les gestes d'amour d'Hannah qui aide son mari « à griller les tranches d'original » et



à « disposer [s]es fourrures pour la nuit » (151), le couple se heurte néanmoins à une série de déboires et à une lourdeur des corvées ou des travaux qui le plongent dans l'affliction ou le sentiment de l'échec. Nous vous renvoyons à ce propos aux échanges verbaux entre Alexandrine et Marie, une mère de neuf enfants, qui évoquent les nombreuses grossesses, les tâches culinaires et ménagères astreignantes. En raison du nombre des « batteux » employés par son mari, Marie déclare notamment : « Oh, y faut tchui à toutes li s'maines, son cochon. Pis ma belle Marthe, a boulange li pain ; 50 par jour...ouch... » (*Du blé* 25). Certes, les enfants peuvent « donner un coup d'main » (28) au foyer et dans les champs, aider les mères à surmonter le sentiment de vide et d'ennui qu'elles ressentent, mais ils sont aussi sources de soucis et de chagrin, notamment durant les années de pandémie grippale de 1918 à 1920. Alfred remarque lui-même avec amertume qu'« avec p'tits enfants, y faut pas qu'on arrête de travailler » (*Du blé* 32).

### Chapitre III : Des efforts avortés de l'enracinement au désir de repartir

#### 1. De l'espoir de l'enracinement à l'échec de l'enracinement

Chez Archambault, après avoir lutté en Saskatchewan contre le froid intense, la sécheresse et les difficultés financières, la fille d'Alexandrine et son mari affrontent le sentiment de l'échec, mais ils ne retournent pas au pays. Motivés par l'espoir, ils décident de se rendre au nord d'Edmonton pour continuer à poursuivre leur quête d'une meilleure vie et de l'enracinement. Ils essaient de survivre en exploitant les ressources que la terre produit. Relisons la lettre d'Alexandrine à sa mère : « Avec tous les arbres qu'on a coupés, on va être capables de vendre du bois d'chauffage cet automne. J'ai réussi à faire un jardin c't'été, ça fait qu'on a des bons légumes frais... J'en vends un peu aux voisins... ça aide avec les dépenses. J'ai déjà commencé à vendre du beurre aussi cinq scènes la livre c'est pas beaucoup, mais c'est mieux que rien » (*Du blé* 53-4).

Chez Bugnet, malgré l'incapacité de Louise de s'adapter au nouveau milieu, l'auteur nous signale brièvement à la page 66 qu'elle contemple la possibilité de connaître le succès : « Roger, tout à l'enivrement de la lutte, travaillait autant que ses hommes. Louise elle-même commençait à s'y intéresser et à croire au succès ». Plus tard, la naissance de leur fils, Paul, suscite de l'espoir et une consolation chez les Bourgouin, surtout chez Louise qui annonce que la forêt deviendra une « autre mère » pour son enfant (*La Forêt* 153). Louise essaie ainsi de se rapprocher de la terre des Prairies et de lui accorder sa confiance : « Dans un moment de sentimentalité exaltée, elle ira même jusqu'à offrir son enfant à la maternité éducatrice de la nature » (Papen 162). Durant ce moment d'exaltation, elle déclare à son époux : « Avec notre cher petit Paul ce n'est plus la même chose » (*La forêt* 145). Pour la toute première fois dans le récit et tout en serrant le

petit Paul contre elle, Louise chante alors joyeusement au milieu de la forêt : « Elle chantait à demi-voix en travaillant. Son cœur était plein de joie et de douce quiétude... c'était le plus gentil bébé du monde » (*La forêt* 148). Contrairement à Louise, Roger est optimiste dès son arrivée dans les Prairies et le reste jusqu'au moment de leur départ définitif. Malgré les températures par moments défavorables et les intempéries qui peuvent l'empêcher d'accomplir ses tâches quotidiennes, il croit que le combat avec la nature et la souffrance ne dureront pas longtemps puisqu'ils envisagent de retourner en France après avoir enduré ces temps difficiles : « Ce n'est pas la nature qui décide arbitrairement du succès des uns ou de la défaite des autres, mais la force d'endurance et d'adaptation ... de ceux qui veulent s'y établir » (Papen 159). Toutefois, il sera finalement vaincu par le sentiment de la mort et de la défaite.

De surcroît, l'attachement au passé laisse préfigurer la décision finale de repartir. Tandis que Monge parle de ses rêves de la France, Constantin-Weyer répète à maintes reprises la phrase « Un homme se penche sur son passé », révélant la nostalgie que ses personnages et lui-même subissent sur la terre étrangère. Durant son enfance, l'auteur a lu de nombreuses œuvres françaises comme celles de Victor Hugo, de Charles Baudelaire, d'Alfred de Musset ou d'Alfred de Vigny. Il le raconte entre autres dans les termes suivants : « Ainsi moi, tout petit, si petit, j'étais rattaché en quelque sorte à l'époque de Voltaire et de Jean-Jacques » (Motut 16). Comme son créateur, et malgré son engagement dans différentes professions, Monge revient toujours aux lectures françaises qui lui évoquent des souvenirs de la France et de son enfance. Dans un effort de rester fidèle à son espace littéraire natale, il n'hésite pas à se dresser contre sa femme lorsqu'elle rejette ses livres français. Cette-ci perd alors à ses yeux tous ses charmes : « Dieu qu'elle me parut laide ainsi » (*Un homme* 191). Notons également que Monge avoue à la page 165 que son séjour à Edmonton, la ville la plus développée de la province de l'Alberta, évoque

les souvenirs de sa vie civilisée passée. Dans la même veine, Roger, le personnage de Bugnet reprend ses lectures et tente à nouveau de rédiger « un roman d'aventures » (126), de revivre ainsi les souvenirs de son ancienne profession de journaliste en France. Si Roger est de plus en plus fasciné par la forêt au détriment de son goût pour la lecture et l'écriture, Louise lui rappelle ces activités intellectuelles qui le ramènent à la France où elle désire retourner un jour. Elle suggère à son mari : « Si tu écrivais un article pour quelque revue de France ? » (*La forêt* 57).

Comme son personnage Roger qui, peu après son arrivée, porte « des costumes de chasse » pour s'accoutumer rapidement à la nature inconnue, Bugnet lui-même « une fois arrivé au Canada... préféra adopter l'esprit canadien, devenir Canadien plutôt que de conserver une nostalgie romantique de la « douce France » qu'il quittait en décembre 1904 » (Papen 16). Contrairement à Constantin-Weyer et à ses personnages qui se déplacent davantage, Bugnet reste en Alberta pendant une grande partie de sa vie, ainsi que ses personnages principaux, les Roy et les Bourguin, qui se consacrent principalement au défrichage de la terre. Cela suggère que malgré leurs sentiments nostalgiques plus ou moins passagers, Bugnet et la plupart de ses personnages essaient de se distancier de leur pays natal pour s'enraciner sur leur terre d'adoption. L'imitation des « façons » des engagés que Roger embauche illustre également le fait que celui-ci désire se rapprocher de la forêt et adopter les gestes et les mœurs des gens qui habitent dans l'Ouest canadien. Louise remarque à cet égard : « Tu te fais trop semblables à tes hommes » (*La forêt* 71). De tous les personnages du roman de Bugnet, Louise est celle qui reste plus fortement attachée au mode de vie civilisé et qui veut y retourner aussitôt que possible. Face au changement de comportement qu'elle observe chez son mari, elle déclare d'un ton amer : « Il est fait du bois de cette forêt... C'est lui qui a déchiré ma robe... Mon Dieu, mon Dieu, mais que sommes-nous donc venus faire ici ? Comment pourrions-nous jamais en sortir maintenant, avant

qu'il ne soit trop tard » (*La forêt* 136). Dans la pièce d'Archambault, les voix nostalgiques s'associent à des retours en arrière qui retracent certains événements qui ont marqué il y a quelques décennies le départ et le voyage de l'Europe au Canada. Nous devons plus particulièrement citer à ce propos la conclusion d'Alexandrine : « Ouais ! 55 ans de peine et de misère. Moi, j'aime autant pas y penser » (*Du blé* 5). La plupart des personnages d'Archambault réussissent à s'enraciner dans l'Ouest canadien. Toutefois, le retour au pays est parfois inévitable, ce qui est le cas pour Henri, le mari d'Irène, qui doit partir au pays pour participer à la guerre et qui n'en revient pas : « Ouais ! Elle a pas eu la vie facile not' Irène. Après ça, son Henri a été obligé d'aller s'batt' pour l'Angleterre pis y'est jamais r'venu » (*Du blé* 55).

Les trois auteurs mettent en évidence le fait que, pour aider les colons à vaincre le double exil, les prêtres essaient de fonder des paroisses et des associations francophones, de faire construire des écoles et des églises qui ressemblent à celles de la France. Signalons d'autre part que Monge, le personnage de Constantin-Weyer, choisit trois amis, un Métis, Napoléon Brazeau, un Canadien français, David Laprugne, et un Français, Paul Durand. Or, ce choix d'amis révèle comment le pionnier essaie d'établir un lien entre son pays natal et la terre d'accueil. Nous devons souligner au passage, pour reprendre les propos de Roger Motut, que l'auteur « a de plus passé beaucoup de temps avec les Métis et cela lui a permis de les observer et de les connaître » (Motut 31). Pourtant, nous constatons que Monge souffre d'un double sentiment d'exil. Certes, en épousant Hannah, une jeune Irlandaise, Monge manifeste son désir de se créer une famille dans l'Ouest pour qu'il puisse vaincre la nature omniprésente et s'y enraciner. Relisons les rêves conjugaux de Monge : « Hannah me vint prendre par la main. Elle m'apportait son amour... Elle m'aidait à griller les tranches d'orignal ; elle m'aidait à disposer mes fourrures pour la nuit... Elle me rendait mes soins et mes pensées en m'aidant à gagner le dur combat que je livrais

contre la fatigue et le froid » (*Un homme* 151). Malheureusement, tout termine avec un échec à cause de leurs différences raciales, linguistiques et culturelles. Paul Durand a, lui aussi, quitté la France pour s'installer dans l'Ouest canadien dans le but de se créer un meilleur avenir, mais il a du mal à s'accoutumer à la terre d'accueil et finit par mourir de froid et de la fièvre lors d'une expédition avec Monge. Celui-ci raconte leur expérience pitoyable dans la neige avant que la mort ne frappe : « J'avais les yeux geler... J'appelai Paul. Il me répondit d'une voix étrangement lointaine. C'était comme si ses paroles étaient gelées » (*Un homme* 124).

## **2. Les échecs répétés de l'enracinement : les efforts avortés des individus et de la collectivité**

Jean-Marie Woehrling, juriste et expert français du Conseil de l'Europe, explique qu'« au plan individuel comme collectif, il n'y a pas de rapport constructif avec autrui sans conscience de son identité personnelle », mais qu'« il n'y a pas dialogue interculturel positif sans que l'on ait assumé sa spécificité culturelle » (Léonard 9). Dans cette partie, nous allons examiner en quoi, après s'être établis sur leur homestead et s'être battus contre la nature pour bâtir leur ferme et leur demeure, les nouveaux pionniers ou immigrants de langue française se sont heurtés à des obstacles tandis qu'ils cherchaient à se construire une identité canadienne-française. Comme nous l'avons souligné, l'Église catholique a joué un grand rôle dans le recrutement de colons de langue française et de foi catholique dans le but de lutter contre l'assimilation, et avec l'objectif futur de les rassembler dans des paroisses. Les prêtres ont encouragé plus tard la fondation d'associations et de programmes, dans le même dessein de renforcer, avec l'usage fréquent de la langue française, les liens entre les Franco-catholiques, ce que Philippe Prévost souligne dans son ouvrage *La France et le Canada d'une après-Guerre à l'autre (1918-1944)* (10). Frédéric

Beaulieu remarque quant à lui les efforts déployés par les chefs de file franco-saskatchewanais qui s'interrogeaient « constamment sur les moyens à prendre pour assurer la cohésion et l'unité d'une population hétérogène, dispersée et minoritaire » et qui ont finalement mené à « la création d'une identité commune » (2). Archambault mentionne encore les encouragements du prêtre Guertin, cette fois-ci dans les Prairies où il cherche à répandre la doctrine nationaliste traditionaliste dans l'objectif de contribuer à l'enracinement des migrants : « Écoutez ! Il faut s'unir... être d'un même esprit. C'est en travaillant ensemble qu'on va fortifier notre nationalité dans ce nouveau pays. Il faut penser à vos enfants aussi... l'Ouest a autant besoin de vous que vous avez besoin de l'Ouest (*Du blé* 15)

Toutefois, les romans analysés révèlent qu'au début du XXe siècle, les habitants canadiens-français nouvellement arrivés dans les Prairies tels que Louise et Roger prenaient vite conscience du nombre réduit des messes et des visites d'un prêtre ou d'un abbé. Archambault qui s'attarde sur la première moitié du XXe siècle, se penche davantage sur les initiatives menées par les représentants de l'Église pour la mise en œuvre d'une préservation de la langue, de la culture française et de la foi catholique. Lisons plus précisément chez Archambault quelques-unes des paroles de l'Abbé Bire :

IL NOUS FAUT BÂTIR DES ÉCOLES ET DES ÉGLISES, MES CHERS FRÈRES! Si le petit village de Gravelbourg peut, l'an prochain, ouvrir les portes d'un nouveau collège, d'un nouveau couvent et d'une nouvelle église tout en même temps, il doit sûrement y avoir d'autres paroisses qui sont capables d'en faire autant. On serait bien avisés de suivre leur exemple. BÂTISSONS-EN DES INSTITUTIONS SI NOUS VOULONS SAUVEGARDER NOTRE LANGUE ET NOTRE FOI! (*Du blé* 29)

Le personnage fictif de l'Abbé Bire adhère à la mission des abbés canadien-français qui, conscients que la langue est gardienne de la foi, ont contribué activement à l'unification des immigrants européens de langue française dans l'Ouest canadien, tout en nourrissant l'espoir de reproduire la vie culturelle du Québec. Parmi ces hommes religieux, le Père Georges Boileau, « visiteur des écoles françaises de la Saskatchewan et professeur au Collège Mathieu », composait des chants patriotiques (*La Vie* n. pag.). Néanmoins, les efforts de l'Église n'ont pas toujours eu les résultats escomptés. L'abbé Bire d'Archambault se désole entre autres de constater que plusieurs écoles ont dû être fermées « à cause de la pénurie d'institutions francophones » (*Du blé* 29).

L'identité d'un peuple se définit également d'après son drapeau, sa langue, son histoire ethnique et culturelle, ses traditions communautaires qui participent à la construction d'un nous collectif et qui impliquent la prise en charge des problèmes individuels ou familiaux par le groupe, donc la certitude de la présence du groupe et de son appui. Le groupe s'évertue de créer un espace solidaire qui vise à faciliter l'adaptation aux défis propres à la vie ardue et isolée dans les Prairies. Pour reprendre les termes de Constantin-Weyer, « la solidarité du travail se révélait faiseuse d'amitié loyale » (*Un homme* 172). Dans *La Forêt*, ce sont les Roy qui promeuvent dans leur voisinage l'esprit et les coutumes communautaires des Canadiens-français. Bien qu'ils viennent du Bas-Canada, ils accueillent et tentent d'aider tout au long du roman les Bourguin qui sont français. La fonction unificatrice et d'accueil des Roy s'étend à tout nouvel arrivant, nomade ou voyageur, peu important ses origines ethniques, entre autres au trappeur Tom Beaulieu et à sa compagne qui sont de passage pour vendre leurs animaux à fourrure. Pierre lance : « Vous autres, les voyageurs, si vous voulez être de la compagnie, on vous recevra avec plaisir, pareil » (109). Pierre Roy sert plus particulièrement de mentor auprès de Roger en lui



offrant des conseils sur la cultivation des terres, la construction d'une maison et les moyens de s'adapter au milieu géographique canadien. Il lui rappelle entre autres qu'il faut éviter les zones inondables : « Vous pouvez pas faire ça. Le lac peut monter. Vous avez qu'à regarder. Y a des années où les eaux sont venues quasiment jusqu'au bois » (46). Nous retrouvons chez Constantin-Weyer l'évocation d'actions solidaires qui mobilisent les Canadiens-français lors de la construction d'un abri, des récoltes, ou de toute activité qui exige l'aide de plusieurs bras : « La solidarité colonisatrice, aussi bien que la curiosité, nous amenèrent d'autres renforts... un fort grain ayant mouillé les foins, nous vîmes, le soir, arriver les deux fils O'Molloy, l'énorme Grant, le maigre Mac Pherson, qui promirent de venir le lendemain nous donner un coup de main amical » (98). Face aux gelures et à la menace d'hypothermie, le lien solide rapproche Monge et Paul Durand partis en traîneaux, malgré leurs rivalités sentimentales. Monge charge celui-ci sur ses épaules, l'enveloppe dans les couvertures, frictionne son « corps maigre et désespérément pouilleux », lui offre « quelques gorgées de thé chaud » (129-30). Il rapporte finalement le corps défunt de Paul en dépit des blessures qui l'assaillent. Ce voyage solide dans le paysage hivernal canadien acquiert une résonance épique, faisant ressortir la grandeur de l'homme qui refuse de s'avouer vaincu à l'approche de la mort.

Ce sont surtout les femmes qui s'engagent à remplir la fonction de rassembler les familles, les voisins et les amis autour d'un événement de célébration ou de tâches agricoles. Mentionnons plus particulièrement Madame Roy, qui est une source d'inspiration pour Louise. Chaleureuse et courageuse, elle amène celle-ci à découvrir la « confiante simplicité du pays des pionniers », les « intentions serviables » et « le cœur sans détours » des Canadiens « d'icitte » (29, 31, 29), leur désir d'ouvrir leur porte à tous pour partager leur foi ou une prière, ou encore l'esprit de Noël (114, 108-9). Louise est ainsi réconfortée par la promesse de Mélie de faire « toujours ce qu'[ils]

pourr[ont] pour [les] aider » (33). Celle-ci communique sans hésitation les fruits de son expérience et de son ingéniosité, lui enseignant des stratégies de survivance ou des techniques de protection, ainsi celle qui consiste à installer une double porte ou à couvrir les fenêtres avec de la toile à fromage pour empêcher l'intrusion des insectes dans la maison (62). Comme Madame Roy dans l'œuvre de Bugnet, c'est Liliane dans celle d'Archambault qui accueille Alexandrine et lui offre des paroles d'encouragement : « J'vous souhaite la bienvenue au Canada. Vous savez, c'est pas si pire. Y'a ben du bon monde au Québec ; y vont vous faire sentir comme chez vous. Ayez pas peur » (*Du blé* 13). Les accouchements constituent d'autres moments de rassemblement féminin. Chez Archambault, Marie Thibault est celle qui offre son aide durant ces moments, tandis que chez Constantin-Weyer, c'est Gaudry, une vieille Métisse, qui retrouvent les femmes des prêtres, Mistress Mac Pherson, Mistress Grant et Mistress Campbell, pour mettre à contribution son expertise de sage-femme. Chez Bugnet, c'est Madame Roy qui soutient les autres femmes, comme Louise durant sa grossesse et au moment de son accouchement. Que ce soient Alexandrine, Roger et Louise, les nouveaux colons finissent par imiter ces coutumes d'accueil, offrant « la chaleur de leur feu ou une tasse de thé » (*La Forêt* 106). Monsieur O'Molloy mentionne lui-même le froid pour justifier cette hospitalité qui s'observe face aux difficultés de la vie pionnière : « Il ne faut pas refuser l'hospitalité - On ne peut pas les laisser dehors à cette heure ! » (*Un homme* 70).

Or si on rencontre des personnages qui finissent par s'identifier comme membres de la communauté canadienne-française, comme Alexandrine et Thomas chez Archambault, d'autres protagonistes ne réussissent pas à se rapprocher du groupe. Malgré le développement de l'esprit communautaire du peuple canadien-français dans les Prairies, le sentiment d'isolement et d'exil persiste chez certains personnages, les condamnant à envisager de nouveau le départ. Les paroles

de Madame Roy prédisent ainsi dès les premières visites l'échec de l'enracinement chez Louise, son incompatibilité avec le mode de vie canadien de l'Ouest. L'air apitoyé de madame Roy face à l'allure fragile de Louise qu'elle vient de rencontrer, la silhouette perçue singulière de la jeune épouse française, laissent anticiper la décision finale des Bourgouin de retourner en France : « Si vous êtes capable de « toffer » les premiers temps, vous réussirez pareil. Mais ça prend du courage, oui, ça va prendre bien du courage pour une créature comme vous pour rester sur une terre comme ça » (*La Forêt* 32). Madame Roy insiste sans détour sur la faiblesse physique de Louise, élément précurseur d'une impossibilité de s'adapter au milieu canadien : « Mais vous, ma pauvre dame, vous m'avez pas l'air bâtie pour le pays d'icitte » (29).

Considérons également le cheminement identitaire de Roger, l'époux de Louise. L'histoire de sa relation avec l'univers littéraire et l'écriture en est l'expression métaphorique. Plus il s'attache à la forêt, plus il s'éloigne de l'espace littéraire et scriptural qui le captivait autrefois. Or, l'éloignement par rapport à la littérature française est significatif de celui qui le sépare de son pays natal et de son désir d'embrasser son nouveau mode de vie. Toutefois, malgré sa tentative de s'enraciner dans l'Ouest canadien, Roger ressent un malaise intérieur associé au sentiment de l'exil. Il devient ainsi la proie d'un double sentiment d'exil, celui qu'engendre la rupture d'avec sa terre natale et celui lié à l'impossibilité de mener à terme sa reconstruction identitaire dans le milieu canadien-français. Comme Roger, Louise souffre du même drame identitaire, affrontant à la fois sentiment de déracinement ou de nostalgie, et sentiment d'exil ou de l'impossibilité de l'enracinement. Au milieu d'une tempête, elle pense avec optimisme qu'un jour, ils finiraient par « abandonner cette inhumaine contrée » et retourner « vers quelque grande ville où sont inconnues les duretés de la solitude » (*La Forêt* 131).

Pour ceux qui vivaient dans l'aisance matérielle dans leur région ou pays natal, le départ vers l'Ouest canadien signifie la perte de leur « belle grande maison » parentale ou familiale et de leurs bonnes (*Du blé 7*), et les mène finalement vers un lieu qui les place dans une situation minoritaire, où ils doivent subir des déchirements linguistiques, culturels et religieux. Rapportons les propos de Eygun concernant ce déchirement : « Les francophones furent relégués au rôle de minorité, au point d'ailleurs qu'à partir de 1890, l'enseignement du français fut remis en question et même interdit » (124). Les pionniers francophones doivent donc subir les lois répressives du gouvernement canadien qui, sous l'influence du mouvement orangiste, appuie une politique d'assimilation et vise pour certaines groupe ethniques l'élimination de plusieurs acquis. En 1918, ils doivent même se heurte au slogan gouvernemental « une langue, une école, un drapeau ». Quelques années plus tard, en 1934, après l'interdiction de l'enseignement du français en Saskatchewan en 1929, une seule heure de français par jour est permise. Cette réduction des droits linguistiques des Canadiens-français qui contribuaient à assurer la préservation de leur héritage, renforce un sentiment douloureux et de vulnérabilité, celui d'être en situation d'exil. François Paré souligne d'ailleurs que l'exil est « un lieu commun » qui frappe toute la collectivité minoritaire (89). Le texte *Le génocide culturel des francophones au Canada. Synthèse du déclin du français au Canada* rend compte du sentiment de désarroi que les contraintes législatives et règlementaires ont fait naître chez les francophones du Canada. Il va jusqu'à stipuler que le système fédéral canadien est alors « le tombeau du fait français au pays » (3). L'emploi du mot « tombeau » nous renvoie, de manière évocatrice, au tableau noir que cette étude peint à propos des lois anti-franco-catholiques et du statut de langue dévalué qui incombe au français au XIXe siècle et au début du XXe siècle au Canada :

Les francophones au Canada subissent depuis 1867 un déclin qui les mènera à terme à la disparition. En fait, le sort en est jeté pour les francophones hors Québec, hormis peut-être au Nouveau-Brunswick. Les lois anti francophones et assimilatrices ont rempli leur rôle à tel point que le poids démographique des francophones au Canada anglais est si peu élevé qu'il ne justifie plus la présence d'institutions françaises telles que les universités ou les hôpitaux. Et au Québec même l'avenir du français est menacé. (*Le génocide* 3)

Reflet de cette réalité minoritaire, le texte dialogique d'Archambault ne manque pas de dénoncer un système scolaire qui néglige l'apprentissage du français et compromet le fait français en Saskatchewan :

**FRANÇOIS.** D'la manière qu'ça va, les jeunes ne pourront plus lire le français de toute façon.

**LILIANE.** C'est vraiment malheureux, Y-z-ont rien qu'une heure par jour de français maintenant.

**ÉTIENNE.** Pis même à ça, le système est assez désorganisé qu'y savent même pas quoi en faire de c't'heure-là. (42-43)

Ces lois marginalisantes à l'égard du français ont sans doute contribué à encourager l'attitude raciste des membres du Ku Klux Klan qui, comme le rapporte l'article, fait son apparition dans l'Ouest canadien durant les années 1926-1934, et qui a soutenu les visées anti-françaises des politiciens conservateurs et du mouvement orangiste (*Le génocide* 24). Consultons à cet égard le tableau dressé par Maurice Seguin (6-23), des tableaux statistiques qui font ressortir le déclin de l'usage du français au Canada du XVIIIe au XXe siècle, dont nous tirons les quelques dates suivantes :

<b>1766</b>	99 %*
<b>1840</b>	45 %*
<b>1850</b>	36 %*
<b>1861</b>	34 %*
<b>1867-1951</b>	± 29 %*
<b>1961</b>	28,1 %

Rappelons en outre la loi des écoles de 1918 qui, en vigueur jusqu'en 1978, autorise seulement l'enseignement des cours de première année en français tandis que seule une heure de français par jour est autorisée pour les autres années. Avec la langue française c'est aussi la foi catholique qui est bafouée et proscrite. Signalons à cet égard que le Bill déposé en février 1930 interdit l'affichage des symboles religieux et le port de l'habit religieux dans les écoles publiques de la Saskatchewan (*Les Fransaskois* 95)

À la lumière de ces faits réels, Archambault crée un personnage qui, représentant des lois dont l'objectif est de restreindre l'usage du français et des signes religieux, jette au panier le chapelet et le crucifix d'une classe lors d'une inspection, et menace l'enseignante Odélie de lui faire perdre son poste : « I will have to send in my report to the Department of Education. Your job is hanging by a thread, Miss Larchayte » (50). Mais celle-ci ne se laisse pas intimider par la sommation de l'inspecteur. Dans un geste audacieux, elle remet le chapelet et le crucifix à leur emplacement habituel. Or, ce geste individuel exprime l'intention collective d'affirmer le droit de célébrer sa foi catholique. C'est une prise de position qui révèle un désir de lutter contre le sentiment d'exclusion et d'exil que le groupe minoritaire canadien-français est forcé de vivre. Lors de l'entrevue avec Archambault, celle-ci ajoute que la scène d'Odélie et de l'inspecteur a

été en fait inspirée par les propos de sa belle-mère qui lui avait raconté ses expériences à l'école. L'esprit communautaire qui lie les personnages francophones d'Archambault fait écho aux efforts déployés durant les années 1905-1930 par des localités comme Willow Bunch et Gravelbourg dans le but de propager la flamme de la vie culturelle » franco-catholique (*La Vie Culturelle* n. pag.).

### **3. Le sentiment d'exil et de solitude**

Après la prise de conscience des réalités qui façonnent les conditions de vie dans l'Ouest canadien et d'un retour impossible, du moins dans un proche avenir, la question qui se pose est la suivante : « Comment s'adapter au nouveau milieu ? ». Certains s'adaptent plus facilement, mais d'autres souffrent davantage de l'éloignement par rapport à leurs racines et à leur famille, de la difficulté de s'accoutumer aux conditions de vie de l'Ouest canadien et de dompter le sentiment d'exil et de solitude. Mocquais nous rapporte à cet égard l'histoire de bien des couples, tels que Louis et Flore, John Baptiste et Adrienne Moreau, qui souffrent du mal du pays, du sentiment de la perte et du deuil qu'engendre l'impossibilité de revoir famille, amis et paysages géographiques de l'enfance (260-261, 298). Les pionniers de l'époque des Bourguin souffrent également d'un sentiment d'isolement et de solitude, étant donné l'absence du chemin de fer et la dispersion des homesteads et surtout lorsque la pluie, la neige ou le froid extrême confinent les familles entre les murs de leur foyer, pendant des jours ou des semaines. Mocquais indique à propos des Moreau qui arrivent au Canada en 1893 : « Durant quatre mois, ils ont eu aucun contact avec personne du tout. Y a pas de chemin de fer, pas de village, le village le plus proche était à 25 milles d'ici... ça fait que s'y avait des problèmes, c'étaient des grands problèmes » (298). Les écrivains de l'Ouest canadien peignent des personnages qui affrontent ce même isolement ; mais

on découvre aussi dans leurs œuvres des épouses, pour qui devenir mère et se préoccuper des besoins des enfants s'avèrent être souvent un remède contre le vide de la solitude ou de l'ennui, comme l'explique Liliane à Alexandrine chez Archambault : « Ayez-en des p'tits, Madame Gouzée. Vous verrez que l'ennui va vite se passer. (13). Mais les jours d'isolement peuvent entraîner un sentiment d'angoisse profonde qui ne peut être vaincu.

Dès le début de *La Forêt*, on observe plus particulièrement chez Louise et dans tout son être l'incapacité d'établir un contact avec la nature qui l'entoure. Chez les Bourguin, le sentiment d'isolement est en effet plus ressenti par Louise, et cela d'autant plus qu'étant trop fragile pour le travail des champs, elle se confine la plupart de temps dans son foyer, dans son jardin, ou dans ses fonctions de ménagère et de mère. Durant les premiers mois, elle se lamente souvent d'attendre le retour de son mari aux prises avec les travaux de défrichage ou de culture, ou d'affronter le sentiment de solitude même en sa présence. Parfois, cette solitude est recherchée et apprivoisée, ainsi lorsque les Bourguin se réfugient dans la lecture lors d'une journée de pluie « longue » et « froide » (37-38). Le froid excessif du Nord-Ouest canadien peut également donner à Louise une sensation d'entente conjugale, lorsque leur demeure est bien calfeutrée, « bousillée », donc « chaude » et « confortable », et que Roger doit seulement s'occuper de leurs animaux, fendre du bois de chauffage et rapporter un ou deux seaux d'eau, qu'il a du temps pour reprendre goût aux « exercices de l'esprit », ce qui procure à Louise un « évident plaisir » (93, 94). Ces moments privilégiés sont mis en valeur par la description musicale que l'auteur associe au paysage hivernal : la glace nouvelle « chant(e) », « comme un violon qui résonne », et « d'immenses vibrations mélodieuses se dilatent en larges ondes qui couvr(ent) toute la contrée » (92). Une atmosphère nuptiale semble ainsi envahir la demeure des Bourguin durant ces instants d'accalmie hivernale.



Mais si Louise désire toutefois devenir une femme plus courageuse et tente d'appliquer les conseils de Madame Mélie Roy qui s'évertue généreusement à lui expliquer comment lutter et survivre dans les Prairies, si elle connaît quelques moments de répit et de satisfaction partagés avec Roger, elle ressent toutefois une telle inquiétude que le doute et la défiance l'envahissent souvent. Car Louise perçoit la nature comme une « contrée étrangère » « inhospitalière », « énigmatique », pouvant cacher « quelque bête sauvage » et la « main invisible de la mort » (42-43). C'est plus particulièrement face à l'immense et inquiétante forêt qu'elle éprouve une solitude qui « lui poign[e] le cœur », la sensation d'être une intruse, un « découragement misérable » (33), voire un profond sentiment d'angoisse inexplicable : « Cette solitude inusitée la troublait. Sa nature nerveuse, sensitive, ne pouvait se délivrer d'une inquiétude qui, vers le soir, l'obscurité venue, s'accrut d'instant en instant... son imagination l'emportait... le temps passait... plus l'heure avançait, plus elle devenait persuadée qu'un accident avait dû survenir » (78-79).

#### **4. La confrontation avec la mort**

La menace de la mort qui accompagne la lutte contre ce « grand Nord de chien ! » (*Un homme* 56) est pressentie par certains et surtout par les épouses dès le grand départ pour le Canada ou les Prairies. Chez Archambault, quand François et Thomas fantasment sur l'abondance de l'or et du blé dans l'Ouest, Alexandrine lance : « Humph ! Quelle occasion ? L'occasion de se faire torturer et massacrer par les Sauvages ? Quelle veine ! » (*Du blé* 9). Alexandrine avait d'ailleurs demandé à Liliane lors de leur première rencontre s'il y avait des « Sauvages » aux États-Unis et celle-ci lui avait répondu : « Oh ça, Madame, y en a partout en Amérique ! » (*Du blé* 13). C'est cependant le combat contre la nature sur laquelle les trois auteurs étudiés s'attardent, bien plus que sur la présence menaçante des « Sauvages ».

Constantin-Weyer dépeint une nature vierge : « Pays Nus ». « Nus sous la neige. Chastement nus. Cruellement nus... » (122). L'évocation répétée de la nudité renvoie à la peinture d'une nature indomptable, qui reste farouchement immaculée, donc inviolée, qui ne peut être apprivoisée ou colonisée par la main humaine. Face à cette nature invincible, l'homme est confronté à « l'oppressant et irrésistible rythme de la Vie et la Mort » (*Un homme* 102), autrement dit à un monde assujéti aux forces de la nature, à la rigueur des températures en hiver, aux moustiques et à la sécheresse en été, aussi bien qu'aux bienfaits climatiques et géographiques. Constantin-Weyer évoque une nature d'autant plus cruelle qu'elle est perfide : « La Nature, la clémente Nature, est un monstre aux griffes rougies de sang! » (104). Soulignons ici la majuscule du mot nature qui suggère que celle-ci est omniprésente et souveraine, maîtresse de la vie et de la mort. Mais, l'un des thèmes les plus exploités dans les œuvres du terroir du XIXe siècle et du XXe siècle est certainement celui du froid meurtrier. Dans son roman *La nuit de Magdalena*, Constantin-Weyer décrit la puissance que le froid exerce sur lui :

La colossale beauté de ces architectures de glaces et de roches me dominait, m'écrasait. Jamais, même sur la côte ouest de l'Islande ou aux accords de Jan-Mayen, la nature ne s'était imposée à moi avec tant de force. J'ignorais encore qu'un événement imprévu allait me jeter entre les bras puissants du Svalbard et me faire caresser et pétrir par lui jusqu'à la douleur. L'aurais-je su? Il m'eût été impossible, désormais, de m'évader. Je subissais l'envoûtement des terres polaires, duquel nul homme ne saurait s'affranchir. (24)

Constantin-Weyer projette donc son propre vécu du froid intense, de ses dangers et de son « envoûtement », dans ses personnages, ainsi chez Monge : « Quelque quarante-cinq degrés au-dessous de zéro. Les os des tempes, les os du front étaient douloureux, à force d'être rétractés par

le froid... un danger visible... J'avais les yeux gelés » (*Un homme* 124). Néanmoins, ce rapport douloureux à l'hiver qui peut entraîner une solitude extrême et « la menace d'une mort qui ne cesse de le frôler n'arriv[e] pas à éloigner Monge du Nord Très Magnifique » (39).

Défricher ou chasser dans les bois de l'Ouest ou du Grand Nord canadien engendre labeur intense, fatigue, blessures et maladie. Tout accident grave ou toute urgence médicale peut entraîner la mort puisqu'il faut voyager loin de la demeure familiale, pendant des heures, avant de pouvoir consulter un médecin. Constantin-Weyer évoque dans son roman *Un homme se penche sur son passé* les expéditions en traîneau à chiens vers le Grand Nord, qui accroissent les risques de mortalité face au poids des conditions climatiques hivernales. C'est lors d'une de ces expéditions que son personnage Durand « meurt de froid et de fatigue » (*Un homme* 8). Or jusqu'à sa mort, celui-ci et Monge tissent laborieusement leur complicité tandis qu'ils sont victimes du gel et de l'isolement : « Monge ramène le corps sans vie de son ami, malgré la rigueur de l'hiver et les loups excités par l'odeur du cadavre » (8). Le hurlement déchirant de l'un des chiens de Monge qui, peu après le décès de Paul, perce le silence des espaces enneigés, fait écho à la solitude et à l'angoisse profonde qui se révèlent pleinement à l'approche et à la visite de la mort. Chez Constantin-Weyer, la mort devient en fait un « personnage qui accompagne le héros tout au long de son séjour nordique » (*Un homme* 39). Même la naissance d'un enfant, ainsi celle de Paul qui semble apporter à Louise le sentiment passager de pouvoir s'adapter à la nature canadienne, et bien que celui-ci soit né sur cette terre du Canada, qu'il n'y soit « point un étranger », ne pourra vaincre les forces funestes de la nature qui reprendra cruellement cette vie (152, 231).

Il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'au début du XXe siècle, la mort touchait plus les femmes, qu'en 1931 plus particulièrement celles-ci « présentaient une probabilité de décéder

plus élevée que les hommes à la fin de la vingtaine et dans la trentaine », cet écart étant « principalement attribuable à la mortalité maternelle plus élevée à cette époque, la fécondité étant élevée à ces âges, tout comme les risques de complications liées à la grossesse » (Milan n. pag). Mocquais rapporte ainsi la mort de Célestine Bandet en 1896, deux semaines après la naissance de son dernier fils, et celle de Fernande Forestier également en couches (36). Le taux de mortinaissances et de mortalité infantile est également plus élevé à l'époque, en raison d'une carence au niveau des services médicaux, des médicaments, et du facteur éloignement. Comme Louise, Madame Roy confie ainsi avoir perdu son premier enfant : « À propos de bébés, ça me rappelle encore mon premier. Je vous dis pas ça pour vous reparler de sa mort... » (*La Forêt* 173). Comme dans *La Forêt de Bugnet*, le roman de Constantin-Weyer se termine par la mort tragique de l'unique enfant du personnage. C'est la petite fille de Monge qui a à peine cinq ans : « Mais cette petite fille qui est malade... malade ?... malade !... Baby Lucy !... mais pour l'amour de Dieu, ne laissez pas mourir cette enfant ! mon enfant !... LUCY MONGE », se lamente Monge bouleversé par la gravité de santé de sa fille (*Un homme* 265). Mais c'est l'année 1918 qui est sans nul doute la plus éprouvante quant au nombre des décès infantiles, comme des décès d'adultes ; car, de retour de la Première Guerre mondiale, les soldats ont transmis la grippe espagnole qui ont tué tant de résidents en Saskatchewan de 1918 à 1919. Mocquais rapporte à cet égard le témoignage de Jean Gaumond qui évoque le décès de son petit frère et les morts foudroyantes qu'a provoquées cette pandémie grippale :

La grippe espagnole... c'est là que mon petit frère est mort... y est venu au monde le 9 octobre pis y est mort le 2 décembre y était un petit bébé... la grippe espagnole, personne ne connaissait pas ça, là, la fièvre te poignant pis... t'avais

pas de choix de suite là. Dans quatre heures t'étais fini. Le monde sont mort assis sur leur chaise comme toé là. C'était sévère tant que ça. (115-7)

Dans *De blé d'Inde et de pissenlits*, c'est l'abbé Bire qui relate les conséquences tragiques de l'endémie :

Chers paroissiens, c'est avec une grande tristesse que je dois vous annoncer encore plusieurs décès dans notre paroisse cette semaine : nous recommandons à vos prières l'âme de monsieur Augustin Dorval et de son épouse Marie-Ange... de Gaston et Anastasie Chagnon, piliers de village, et aussi d'Émilie Larchet, épouse de François et mère de Jean, Lucien et Odélie Larchet. Ces chers disparus ont tous été atteints de cette épidémie. (30)

Rappelons qu'Émilie Larchet est la fille d'Etienne et de Liliane Langevin. C'est elle qui, au début de la pièce, se désole de partir vers l'Ouest canadien, et qui épouse plus tard François Larchet, que ses parents rencontrent sur le quai de la gare lors de leur déménagement vers l'Ouest.

Or, tandis que la mort sévit dans la trame romanesque ou dans la vie de certains personnages, concrétisant l'échec, l'impossibilité de s'enraciner et de se créer une identité dans l'Ouest canadien, l'image de la forêt s'impose de plus en plus, obsédante et implacable, espace de plus en plus étranger et inhospitalier, comme une « muette et sinistre force... qui atten[d] une proie » (*La Forêt* 67). La forêt devient finalement l'Autre qui suscite des frissons cauchemardesques, tandis que la France natale devient cet autrefois mythifié, source de rêves, revêtant les traits de la mère patrie accueillante et douce.

## CONCLUSION

Les romans de Constantin-Weyer et de Bugnet, et la pièce d'Archambault qui ont fait l'objet de notre analyse mettent en scène des personnages migrants qui quittent leur province ou leur pays natal dans l'espoir de s'établir et de s'enraciner dans l'Ouest canadien. Mais alors que chez Bugnet, certains comme les Roy réussissent à tisser des liens avec les Prairies et leurs habitants aux origines et aux idéologies différentes, pour d'autres l'Ouest canadien reste un lieu étranger, un lieu où les repères identitaires, sociaux et historiques restent flous, où l'être vit une expérience du détachement, un lieu qui devient donc à leurs yeux un territoire d'errance existentielle. Ceux qui choisissent l'enracinement plutôt que le déplacement ne peuvent néanmoins se départir de la vision nostalgique de leur pays natal. C'est le cas d'Alexandrine chez qui les sept ans de « mauvaise chaleur », de sauterelles et de poussière éveillent le désir nostalgique de revoir sa « Belgique avec toute sa belle verdure... ses belles rivières » (52). Mais si son mari veut aussi retourner au pays natal, le manque d'argent empêche le voyage désiré. Nous constatons que l'attachement au sol natal s'associe de plus à des images qui mythifient ce lieu d'origine. Constantin-Weyer choisit d'ailleurs comme titre une phrase qui évoque le geste rétrospectif et nostalgique, « Un homme se penche sur son passé », qui apparaît à la page 44 sous la forme d'une phrase exclamative. Or ce titre révèle le pouvoir de fascination que le passé et l'enfance exercent sur les personnages et leur espace de l'imaginaire, sur leurs comportements dans le milieu des Prairies, pouvoir dont la force est traduite par le point d'exclamation : « Un homme se penche sur son passé!... si court qu'il fût en réalité, je croyais le mien, alors, immense. Il se déroulait sur deux continents. Si je faisais tourner la bobine à l'envers, il me promenait, à cheval, à travers la prairie canadienne... cela me ramenait à la maison de mon enfance, chaude et fraîche » (49). Comme le révèle ce passage, le temps de l'enfance rejoint celui de l'adulte

habitant les Prairies, s'actualise donc dans la pensée adulte pour signifier le vif désir du retour au pays natal. Le sentiment nostalgique débouche finalement chez le personnage de Constantin-Weyer sur le désir du voyage du retour qui se réalise par moments dans l'espace de l'imaginaire : « Mon passé était si varié qu'il ne pouvait me servir à représenter l'avenir. Tout au plus, à comprendre le présent. Ce que j'avais, j'en jouissais. Parfois, fermant les yeux, j'imaginai un voyage en France, où je reverrais des tas de gens, des tas de choses que j'avais aimés » (*Un homme* 49-50). Or, la fuite mentale ou onirique vers le temps de l'enfance est certainement symptomatique de la difficulté de s'enraciner dans le sol canadien. Après cette confession nostalgique, Monge ajoute immédiatement que l'engagement dans ses affaires est le seul remède à sortir temporellement de cet état d'esprit: « Vendre des chevaux, l'été dans la prairie; acheter des fourrures, l'hiver, dans les déserts silencieux du Nord, ce même renouvellement périodique me le donnait » (*Un homme* 50). Bugnet, quant à lui, choisit comme titre *La forêt* qui fait ressortir le côté non civilisé des Prairies. Affrontant la réalité de l'Ouest canadien, contrairement aux belles peintures d'un endroit paradisiaque qu'il croyait pouvoir découvrir en France, le jeune couple prend finalement conscience que ses efforts et sa lutte face à la nature aboutiront à son échec. Pour ce qui est du titre d'Archambault *De Blé d'Inde et de Pissenlits*, il évoque l'enracinement et l'acceptation de ce que cette terre d'accueil peut offrir. Tandis qu'à leur arrivée, les personnages d'Archambault Alexandrine, Thomas et Alfred se disputent avec Marie, affirmant qu'ils ne seraient pas en mesure de manger du blé et des pissenlits parce que c'est de la nourriture pour les cochons en Europe (*Du blé* 21), ils s'adaptent à ces aliments après s'être enracinés dans l'Ouest du Canada.

Nous avons constaté que les personnages d'Archambault se lamentent moins à propos des obstacles climatiques et géographiques que ceux de Constantin-Weyer et de Bugnet, sans aucun

doute parce que ces derniers ont vécu l'expérience d'être de nouveaux immigrants dans l'Ouest canadien. Dans notre entrevue, Archambault précise que « ses ancêtres sont venus de la France, mais déjà depuis plusieurs générations ». Elle ajoute de plus que c'est la Troupe du Jour qui lui a « donné une commande pour créer une œuvre comprenant des tableaux de la vie des pionniers francophones qui sont venus s'établir en Saskatchewan ». Visualisant ces tableaux et ses personnages, elle a décidé de « tenter sa chance » dans un esprit « d'aventure », et tandis qu'elle rédigeait sa pièce, elle a rencontré des individus qui ont partagé avec elle leurs propres expériences.

Se lier à la belle nature de l'Ouest canadien, toutefois cruelle, c'est vivre des moments d'extase, mais c'est aussi se plier et s'avouer vaincu face à l'« inflexible nature canadienne... à ces grands arbres impassibles et muets » (*La Forêt* 228). À la fin du roman de Bugnet, après la mort de leur fils, Roger s'avoue vaincu. L'« âme ouverte par la peine et le regret » (*La Forêt* 233), il décide finalement de quitter les Prairies avec son épouse Louise. Pour reprendre les termes de Harvey, « dans *La Forêt*, le climat excessif et les paysages démesurés de l'Ouest canadien finissent par rebuter Louise et Roger, dont l'expérience de colonisation se solde par un échec » (60). Lessard souligne également les facteurs qui ont mené le couple Bourgoïn à prendre leur décision finale : « ... une gelée tardive vient en partie détruire la récolte et le potager de Louise. Et, par-dessus tout, leur enfant se noie dans la rivière. C'en est trop, tous les deux concluent qu'ils ne sont pas de taille à affronter la nature canadienne qui s'est vengée en leur prenant tout : leur couple, leur enfant, leur économie, leur raffinement » (n. pag). Néanmoins, ce sont les ennuis pécuniaires et les défis de l'enracinement dans les Prairies qui conduisent Roger et son épouse, comme d'autres colons, à considérer un nouveau départ.



Dès le début du roman de Bugnet, Roger rassure d'ailleurs sa femme concernant leur retour en France, précisant « dans dix ans » après avoir « fait fortune » (10). En fait, Louise n'oublie pas la promesse de Roger qu'elle répète tristement à la fin du roman, comme un appel lancinant de l'inévitable : « Il nous faudra partir, partir tout de suite... il faut partir » (235). Néanmoins, si l'auteur confirme que le départ a effectivement lieu, on apprend seulement que « Monsieur Roy les emmenait jusqu'à Edmonton... sur la route du sud » (239). Ceci implique que leur destination finale est incertaine, comme c'est le cas pour le personnage du conte de Gabrielle Roy *Où iras-tu Sam Lee Wong?* qui envisage le retour en Chine, sans que ce retour ne soit narré. Chez Constantin-Weyer, Napoléon choisit de « retourn[er] seul vers le Sud », « le sang sioux le chass[ant] vers de plus libres espaces » pour fuir les espaces colonisés (99) :

Ses dollars en poche, il s'en retournait seul vers le Sud, quelque part, il ne savait au juste où. Sans doute, dans le sud-ouest de l'Alberta, ou dans le Wyoming, ou, s'il le fallait, jusque dans le rocheux Oklahoma, il retrouverait un éleveur, ou un marchand de chevaux qui louerait son art et les talents de son cheval. (99)

Nous notons ici la même incertitude concernant une destination exacte. Dans la pièce d'Archambault, Alexandrine évoque le départ de ses amis durant les années trente, surtout en 1938. Ce sont plus particulièrement les cinq années de sécheresse qui éveillent chez sa fille Irène et son beau-fils Henri le désir de repartir. Mais ils prennent la route vers l'Alberta, et non pas vers le pays natal, dans l'espoir d'améliorer leurs conditions de vie. Ce nouveau départ ne se fait pas sans douleur ni sans pertes, puisqu'ils laissent derrière eux propriétés, familles et amis. Toutefois, comme le raconte Alexandrine à propos de sa fille Irène et de sa famille, le déménagement n'assure malheureusement pas une meilleure situation financière : « Maman, qu'a m'a répondu, Henri peut pas faire les paiements sur la terre. On peut plus vivr' dessus. Y

faut qu'on la donne au gouvernement; cela est la seule manière d'effacer toutes nos dettes » (52). Autrement dit, le thème du départ et du voyage s'associe dans ces œuvres de l'Ouest canadien à celui de la perte ou du deuil, mais aussi à celui de l'errance quand la destination envisagée ou finale n'est pas atteinte.

Si notre recherche s'est penchée principalement sur les migrants qui n'ont pas réussi à s'enraciner dans l'Ouest du Canada, il serait en fait tout aussi intéressant, dans une prochaine recherche, de nous attarder sur ceux qui ont décidé d'y ancrer leurs racines familiales et qui ont pu y développer des liens communautaires malgré les tribulations qu'ils ont dû affronter. Chez Bugnet, la vie de la famille Roy est l'illustration parfaite de l'enracinement. Lors d'une de ses visites fréquentes, Madame Roy explique à Louise comment ils ont tout vendu au Québec avant de déménager en Alberta, comment ils ont perdu un fils et comment ils ont souffert durant les premiers jours qui ont suivi leur arrivée, mais qu'ils ont décidé d'y rester en dépit de ces défis : « Ma chère, oui, la vie est dure, des fois. Mais il y a aussi des bons côtés » (*La forêt* 64). Il n'est pas sans intérêt de noter que lorsque Louise demande à Madame Roy si parfois elle éprouve un sentiment nostalgique à l'égard du passé, celle-ci lui répond que si ce sentiment revient, « ça ne dure pas » (*La forêt* 62). Cette remarque met en valeur le fait qu'elle et sa famille expriment le désir de repousser ce sentiment pour se contenter de ce que la terre d'ici leur offre. Comme les Roy, chez Constantin-Weyer, ce sont la famille O'Molloy d'origine irlandaise et certains prêtres tels que Grant qui représentent l'enracinement. Chez Archambault, Alfred qui vient des États-Unis et qui s'est marié avec une Indienne parle désormais le métchif, s'étant laissé imprégner par les cultures des Prairies. Le beau-père d'Alfred, Yvon Legare, qui était coureur de bois au Québec avant de s'installer dans l'Ouest, s'est marié lui aussi avec une Indienne et a découvert les coutumes des habitants des Prairies. L'étude d'autres œuvres nous permettrait de mieux

cerner les facteurs qui, selon les auteurs, favorisent chez leurs personnages un enracinement durable.

## BIBLIOGRAPHIE

### SOURCES PRIMAIRES

- Archambault, Lorraine. *De blé d'Inde et de pissenlits* dans *Le Théâtre fransaskois* Tome 1. Regina : Éditions de la nouvelle plume, 2006. Print.
- Bugnet, Georges. *La Forêt*. Montréal: Éditions du Totem, 1935. Print.
- Constantin-Weyer, Maurice. *Un homme se penche sur son passé*. Québec : Presse de l'Université du Québec (Jardin de Givre), 1928. Print.

### SOURCES SECONDAIRES

- Akins, J.R. « La maison d'un colon (Grande Prairie, Alberta). » *Le Canada en devenir* (1912) : n. pag. Web. 10 jan. 2017. <http://eco.canadiana.ca/>
- Autin, Frédérique. « La théorie de l'identité sociale de Tajfel et Turner. » *Préjugés & Stéréotypes, Projet à l'initiative de l'AFPS et de www.psychologie-sociale.org* : 2. Web. 31 mai 2017. <http://www.prejuges-stereotypes.net>
- Beaulieu Roussel, Frédéric. « À l'émergence d'une nouvelle identité francophone: À la recherche d'une identité. » *Revue Historique* (Regina) 16.2 (2005): n. pag. Web. 13 mars 2017.
- Beauchamp, Hélène et Beddows, Joël. *Les théâtres professionnels du Canada francophone : entre mémoire et rupture*. Ottawa : Éditions du Nordir, 2001. Print.
- Belleflamme, Guy. « Les Wallons de la région chestrolaise à Bellegarde (Saskatchewan). » *Société Historique de la Saskatchewan, Musée Virtuel Francophone de la Saskatchewan* 11.2 (2000) : n. pag. Web. 2 juin 2017.
- Bugnet, George. *Nypsia*. Montréal: Garand, 1924. Print.
- . *Albertaines, Anthologie d'Œuvres Courtes en Prose*. Saint-Boniface: Plaines, 1990. Print.
- Cambron, Micheline. « L'enchevêtrement des histoires littéraires dans la francophonie d'Amérique vu à travers le renouvellement épistémologique de l'histoire littéraire. » *Francophonies d'Amérique* 26 (2008) : 345–355.
- Clarke, Marie-Diane et Nicole Mak. « Théâtre amateur et théâtre professionnel en Saskatchewan : d'Unithéâtre à La Troupe du Jour. » *TRiC / RTaC* 33.2 (2012) : 156-172. Web. 15 sept. 2016. [journals.lib.unb.ca](http://journals.lib.unb.ca)

- Constantin-Weyer, Maurice. *Manitoba*. Paris : Éditions Rieder, 1924. Print.
- . *La bourrasque*. Paris : Éditions Rieder, 1925. Print.
- . *Napoléon*. Paris : Rieder, 1931. Print.
- . *La Loi du Nord*. Jardin de givre. 1936. Print.
- Cottreau, Deborah. « Celebrating the Fransaskois Voice: La Nouvelle Dramaturgie de la Troupe du Jour. » *Recherches Théâtrales au Canada* 33.2 (2012) : n. pag. Web. 15 déc. 2016.
- Di Méo, Guy. « L'identité : une médiation essentielle du rapport espace société. » *Géocarrefour* 77.2 (2002) : 175-184. Web. 24 août. 2016.
- Donegani, Jean-Marie. « Remond René - L'anticléricisme en France, de 1815 à nos jours. » *Revue française de science politique* 27.3 (1997) : 462-67. Web. 11 avr. 2017.
- Eygun, François-Xavier. « Pourquoi il faut rééditer La Pointe-aux-rats de Georges Forestier. » *Port Acadie* 20.21 (2012) : 123–130. Web. 10 oct. 2017.
- Fabre, Gérard. « Voir la Prairie Mourir dans *Un Homme se penche sur son passé* de Maurice Constantin-Weyer » *Voix et Images* 36.3 (2011) : 65-77. Web. 17 mai 2017.
- . « Maurice Constantin-Weyer et Bernard Clavel: une image rémanente du Grand Nord canadien dans la littérature française » *Centre d'étude des mouvements sociaux, CNRS/ÉHÉSS, Paris* (2008) : 37-54. Web. 16 jan. 2018.
- Farquhar, Simone Paula. *Anthé ou l'Ouest Canadien dans l'œuvre de Maurice Constantin-Weyer et de Georges Bugnet*. Diss. University of British Columbia, 1955. Web. 10 fév. 2017.
- Gaboury-Diallo, Lise. « Éléments de rhétorique et le capital symbolique inscrit dans trois nouvelles de Georges Bugnet. » *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* 28.1 (2016) : 11–33. Web. 28 juil. 2017.
- Gagnon, Érica. « S'installer dans l'Ouest: l'immigration dans les Prairies, de 1867 à 1914. » *Musée Canadien de l'immigration de Quai 21* (2016): n. pag. Web. 8 déc. 2016.
- Genuist, Monique. *La Ruée vers l'Ouest : L'Histoire au Féminin*. Régina : Les Éditions de la Nouvelle Plume, 2011. Print.
- Gerald, Friesen. *The Canadian Prairies: A History*. Toronto: University of Toronto Press, 1987. Print.
- Guyot, Louis F. *Le thème de l'homme et de la nature chez Maurice Constantin-Weyer*. Diss. University of Manitoba, 1982. Web. 5 mars 2018.

- Harvey, C. J. « Georges Bugnet et Gabrielle Roy : Paysages Littéraires de l'Ouest Canadien.» *LittéRealité* 54-67 (1994) Web. 8 mars 2017.
- Harvey, Fernand. « Gérard Fabre, Entre Québec et Canada. Le dilemme des écrivains français » *Bulletin d'histoire politique* 213 (2013) : 179-184.
- Imbert, Patrick. « *La Forêt* de Georges Bugnet ou le drame nature-culture non résolu. » *Lettres québécoises* 12 (1978): 28–29.
- Kathryn, C.M. « Alberta's rose loved around the world. » *Canwest News* (2005): 1-2. Web. 19 juil. 2017.
- Kojder, Apolonja. « Slavic Immigrant Women in Northern Saskatchewan Northwestern Saskatchewan During the Depression. » *Canadian Woman Studies/ Les Cahiers de la Femme* 4.2 (1982). Web. 20 jan. 2017.
- Lacroix, Denis. Rao Sathya. « Histoires de Pionniers Français dans l'Ouest Canadien : Le Cas d'Un Héros Malgré Lui de Marcel Durieux. » *Voix Plurielles* 8.2 (2011).
- Lapointe, Richard. *100 Noms: Petit Dictionnaire Biographique des Franco-Canadiens De La Saskatchewan*. Regina : Société historique de la Saskatchewan, 1988. Print.
- Léonard, Carol J. « Recherches et réflexions sur les identités francophones dans l'Ouest canadien. » *Francophonies d'Amérique* 32 (2011) : 9-20.
- Lohka, Eileen. « Un Ouest canadien tourné vers l'autre. » *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* 24.1-2 (2012) : 3–13. Web. 3 déc. 2017.
- Manciaux, Michel. *La résilience : résister et se construire*. Genève : Cahiers médico-sociaux, 2001. Web 10 mars 2017.
- Matteau, Michele. « Où donc est la littérature? » *Liaison* 134.2006-07 : 25.
- Mocquais, Pierre-Yves. *Histoire(s) de Famille(s): Mémoire et Construction Identitaire en Fransaskoisie*. Montreal : Les Éditions de la Nouvelle Plume, 2012. Print.
- Monique, Genuist. *Le Cri du Loon*. Saint-Boniface : Les Éditions des Plaines, 1993. Print.
- Morin, Jean Baptiste. *La Terre Promise aux Canadiens-Français, le Nord-Ouest Canadien : Conseils Pratiques aux Immigrants*. Alberta : Beaumont, 1897. Print.
- Motut, Roger. *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*. Saint-Boniface : Les Éditions des Plaines, 1982. Print.

- Moulaison, Glen. « La « problématique » de l'altérité dans l'Ouest francophone : la « culture mère » dans *La Forêt* de Georges Bugnet et la culture « sœur » dans *Cantique des plaines* de Nancy Huston. » *Francophone d'Amérique* 17.1 (2004) : 141-146. Print.
- Moussaoui, Louisa. « Exil, traumatisme et expériences de terrain. » *Association Raconte-nous ton histoire* (2011) : n pag. Web. 23 mai 2017.
- O'Neill-Karch, Mariel. « François Paré, Les Littératures de l'exiguïté, Hearst, Éditions Le Nordir, 1992, 175 pages. » *Liaison* 71: 44–45.
- Papen, Jean. *Georges Bugnet, homme de lettres canadien*. Saint-Boniface : Les Éditions des Plaines, 1985. Print.
- Paré, François. *La Distance Habitée*. Ottawa: Nordir, 2003. Print.
- Paré, François. « BEAUCHAMP, Hélène et Joël BEDDOWS (dir.), les théâtres professionnels du Canada francophone : entre mémoire et rupture, Ottawa, Le Nordir, 2001. » *L'Annuaire théâtral* 31 (2002) : 169–170.
- Payan, Ségolène. « Du déplacement au sentiment d'exil. » *Recherches en psychanalyse* 9.1 (2010) : 172-182. Web. 23 mai 2017.
- Prevost, Philippe. *La France et le Canada d'une après-guerre à l'autre (1918–1944)*. Saint-Boniface : les Éditions du Blé, 1994. Print.
- Roy, Gabrielle. *Fragiles Lumières de la Terre*. Montréal : Éditions Quinze, 1978. Print.
- . *Un Jardin au Bout du Monde*. Montréal: Éditions Beauchemin, 1994. Print.
- Sabatier, Robert. *Le livre de la Déraison Souriante (1991)*. Web. 10 nov. 2017. <http://www.mon-poeme.fr>
- Saint-Pierre, Annette (dir.). *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien*. Saint-Boniface : Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 1984.
- Séguin, Maurice. *Histoire de deux nationalismes au Canada*. Montréal : Guérin, 1997.
- Sing, Pamela. « Littérature et communauté : vitalité et reconnaissance du Far Ouest francophone. » *Nouvelles perspectives en sciences sociales* 8.2 (2013) : 119–144. Web. 23 août 2016.
- Tessier, Jules. « Les littératures de l'exiguïté de François Paré (Hearst, Le Nordir, 1992, 175 » *Francophonies d'Amérique* 4 (1994): 173–177. Web. 18 déc. 2016.
- Vallée, Claire Annette. *L'archétype du Voyage dans l'œuvre de Georges Bugnet*. Diss. University of Alberta, 1975. Print.

Whitfield, Agnès. *Georges Bugnet : Homme de lettres canadien*. Saint-Boniface : Les Éditions des Plaines, 1985. Print.

2 Chroniques 20.20. *La Bible Louis Segond*.

1 Timothée 5.17. *La Bible Louis Segond*.

« Immigration et peuplement : 1870-1919. » *Ressources numériques sur l'histoire du Manitoba*, 15 mai 2017. <http://manitobia.ca>

### **LES IMAGES SUR LES AFFICHES PUBLICITAIRES**

<http://www.mssuna.com/turn-of-the-century-intro.html>

[https://www.google.ca/search?q=the+last+best+west+home+for+millions&source=lnms&tbn=isch&sa=X&ved=0ahUKEwj6iNbE\\_fnUAhXM6YMKHa8KC2kQ\\_AUICigB&biw=1366&bih=659#imgrc=uJnBzjxzNytzDM](https://www.google.ca/search?q=the+last+best+west+home+for+millions&source=lnms&tbn=isch&sa=X&ved=0ahUKEwj6iNbE_fnUAhXM6YMKHa8KC2kQ_AUICigB&biw=1366&bih=659#imgrc=uJnBzjxzNytzDM)



## L'entrevue avec Madame Lorraine Archambault

**Rita :** Bien que vous soyez née en Saskatchewan, qu'est-ce qui vous a inspirée à écrire une pièce qui dépeint les expériences de quelques migrants des Prairies canadiennes au XXe siècle comme Georges Bugnet et Maurice Constantin-Weyer qui étaient des immigrants?

**Archambault :** Je commencerai en avouant que l'inspiration du sujet n'est pas venue de moi, mais des directeurs de la Troupe du Jour qui m'ont donné une commande pour créer une œuvre comprenant des tableaux de la vie des pionniers francophones qui sont venus s'établir en Saskatchewan.

**Rita :** Comment avez-vous reçu cette tâche professionnelle?

**Archambault :** J'ai embarqué dans cette aventure un peu de reculons parce que je n'avais jamais composé un tel genre de projet: des tableaux? Hmmm... j'ai tout de même décidé d'au moins tenter ma chance. En visualisant ces tableaux dans ma tête, je me suis rendu compte, à un moment donné, que je voyais des personnages et que je développais des personnalités pour chacune d'eux. Une p'tite histoire s'est faufilée à l'intérieur de tout ça, et je me suis tout doucement mise à écrire des dialogues.

**Rita :** Avez-vous eu l'occasion de rencontrer ou d'interroger des immigrants lors de la rédaction de cette pièce, surtout pour pouvoir au mieux présenter des personnages du début du XXe siècle?

**Archambault :** Mes inspirations venaient des gens que j'avais connus au fil des années et qui m'avaient raconté certaines de 'leurs' histoires. Un exemple, c'est la mère de mon mari qui était enseignante à Duck Lake au cours des années 20 et 30, et qui enseignait aux Francophones et aux Métis. C'est donc l'histoire qu'elle m'avait racontée qui a inspiré la scène de l'école et de l'inspecteur. Mes personnages ont été inspirés par de vraies personnes et par des événements

réels. Même celle qui raconte l'histoire de la femme qui cachait l'alcool de son mari dans son lit!  
Je l'avais trouvée très drôle, celle-là, et pas bête du tout, je dois dire...

Comme autre exemple, j'ai été inspirée par les prêtres des années 50 et 60 que j'entendais du haut de la chaire et qui m'ont « poussée » pour ainsi dire à réécrire leurs tirades qu'ils proclamaient depuis les années 1800.

**Rita :** Pourriez-vous m'expliquer un peu le concept du titre de la pièce?

**Archambault :** L'idée de manger des pissenlits et du blé d'Inde me venait d'une Française que j'ai rencontrée et qui ne pouvait croire que de telles choses se mangeaient au Canada. En plus de tous ces gens avec qui j'ai conversé au fil des années, j'ai aussi tiré des épisodes de certains auteurs fransaskois, comme par exemple « La Saskatchewan de A à Z » de Richard Lapointe.

Enfin, tout bonnement comme ça, j'ai réussi à écrire une pièce de théâtre tout en créant une série de tableaux!

**Rita :** Avez-vous déjà été une immigrante dans un autre pays?

**Archambault :** Non, je n'ai jamais été immigrante, ni au Canada, ni ailleurs. Mes ancêtres sont venus de la France, mais déjà depuis plusieurs générations.

**Rita :** Avez-vous des mentors, des auteurs ou des œuvres favorites de la littérature de l'Ouest canadien qui ont peut-être facilité la rédaction de la pièce ?

**Archambault :** Oui, j'en ai. En ce qui concerne l'écriture de cette pièce, mon mentor était Laurier Gareau et le livre que j'ai utilisé pour certaines scènes était *La Saskatchewan de A à Z* de Richard Lapointe. Toutes les autres inspirations viennent de gens avec qui j'ai vécu et causé au fil des années. J'ai rapidement parcouru d'autres livres pour pondre des idées, mais je ne m'en suis pas vraiment servie.